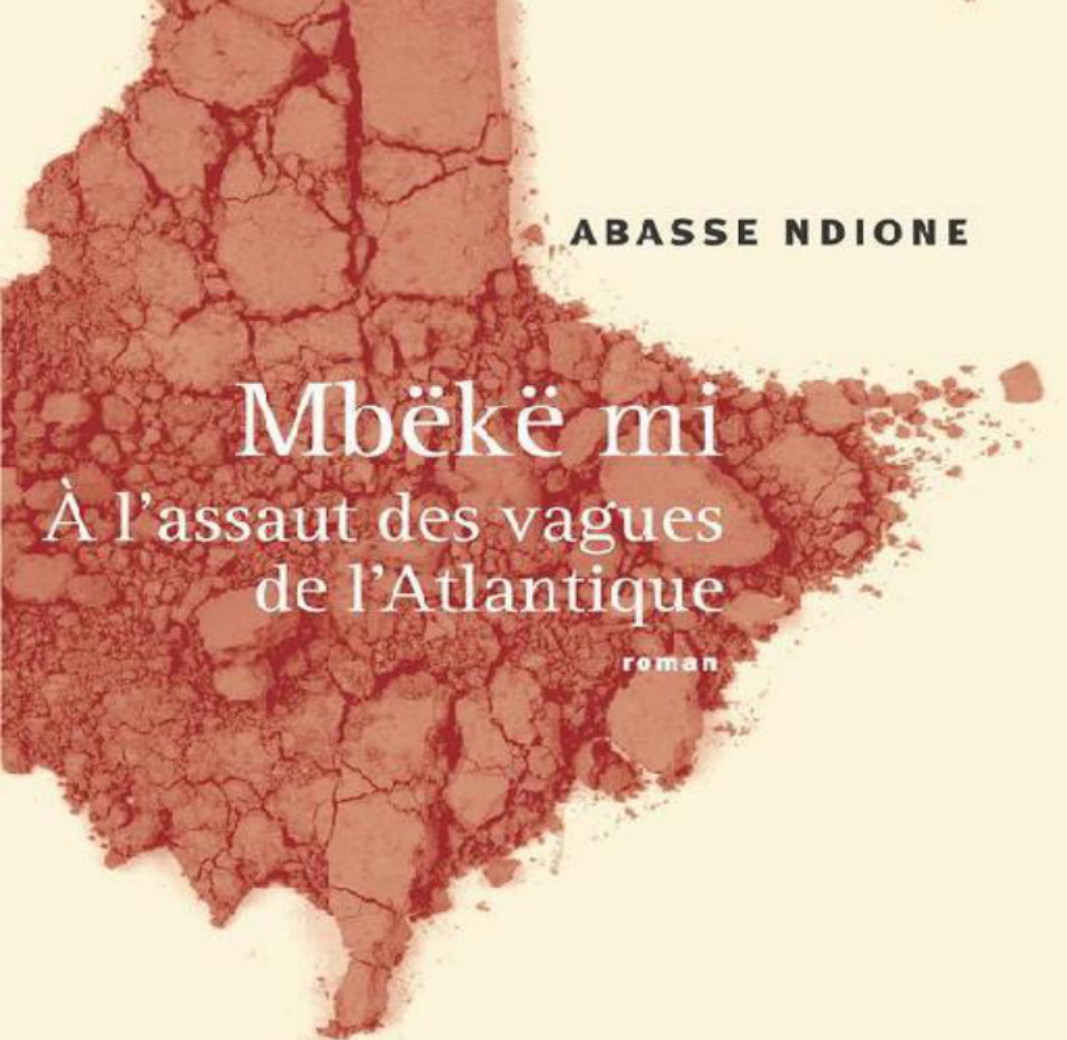


**Mbëkë mi - À
l'assaut des
vagues de
l'Atlantique**

Abasse Ndione

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ABASSE NDIONE

Mbëkë mi

À l'assaut des vagues
de l'Atlantique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.

Michel Leiris

ABASSE NDIONE

Mbëkë mi

À l'assaut des vagues
de l'Atlantique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

L'exode massif des jeunes est la preuve que l'absence d'une véritable politique de la jeunesse est le plus grand échec du Sénégal dans sa globalité.

PENDA MBOW

Nouvel Horizon, octobre 2007

Avant-propos

Au moment même où une barrière métallique de plus de six mètres de haut était érigée sur les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla pour stopper les vagues d'immigrés en route vers les pays de l'Union européenne, une pirogue de Hann, village traditionnel de pêcheurs de la banlieue de Dakar, perdue en mer à la suite d'une panne de moteur, à la dérive durant deux semaines, poussée par les vents et les courants marins, accosta à Santa Cruz de Tenerife.

Les quinze pêcheurs de l'embarcation en perdition, exténués, furent recueillis par la Croix-Rouge locale, mis en quarantaine, soignés, requinqués, vaccinés, puis envoyés à Madrid. Ils téléphonèrent à leurs parents qui les croyaient perdus à tout jamais pour leur dire qu'ils étaient bien vivants et révélèrent que le voyage en pirogue des côtes du Sénégal aux îles Canaries, porte de l'Espagne, était du domaine du possible.

D'intrépides pêcheurs de Hann se lancèrent alors à l'assaut des vagues de l'océan Atlantique et arrivèrent à destination.

La voie de l'extraordinaire immigration de milliers de jeunes Africains fuyant leur pays en temps de paix, à la recherche d'un avenir meilleur en Europe, était ainsi ouverte...

Cette année-là, il y avait eu un bon hivernage. Les pluies avaient été très abondantes. Malheureusement, les récoltes avaient été mauvaises. Par manque de bonnes semences.

L'État avait décidé de tuer tout bonnement la culture de l'arachide. La Société nationale des graines ayant été dissoute et le stock de semences sélectionnées supprimé, de mauvaises graines avaient été distribuées aux paysans. Le rendement dans les champs avait naturellement baissé de manière drastique et on avait récolté partout plus de paille, bonne pour l'alimentation du bétail, que d'arachide.

La traite des deux campagnes agricoles passées, du fait du désengagement de l'État, remplacé par le système « carreau-usine¹ », avait commencé avec quatre mois de retard, et les organismes stockeurs chargés d'acheter les récoltes, constitués le plus souvent par des hommes d'affaires véreux, avaient donné à la place de l'argent des « bons » restés à ce jour impayés.

Avec la production de paille d'arachide de cette année, la misère planant au-dessus du monde paysan, qui vivait déjà dans une pauvreté sévère, évitée uniquement grâce aux mandats envoyés par les parents immigrés en Europe, risquait de s'abattre sur la communauté rurale de Yassara, formée de quatre villages.

Que serait devenu Yassara sans ses enfants qui travaillaient de l'autre côté de la mer ? En plus des importantes sommes d'argent qu'ils faisaient parvenir régulièrement, ils avaient construit des écoles et des dispensaires, creusé des puits munis de pompes apportant de l'eau potable et avaient même installé le téléphone...

Face à la difficile situation qui s'annonçait, les notables s'étaient réunis sous l'arbre à palabres après la prière du vendredi et avaient décidé de faire encore appel à leurs enfants qui étaient en brousse².

À présent, avec quatre cent mille francs, on pouvait se rendre en Europe par pirogue. Les champs ne produisaient plus et les jeunes étaient désœuvrés dans les villages. Il suffisait de leur envoyer le prix du voyage. Chacun des quatre villages de la contrée choisirait équitablement dix de ses enfants. Tout le monde tirerait bénéfice de l'opération. Car, plus ils étaient nombreux à travailler en Europe, mieux ils s'occuperaient de leurs parents restés en terre natale.

L'imam de la grande mosquée, par téléphone, avait expliqué tout cela au président des Associations des ressortissants de la communauté rurale en Europe qui résidait en Italie. Le président avait demandé un délai de réflexion d'une semaine, le temps de consulter ses collègues des autres associations vivant dans les pays européens.

La réponse leur était parvenue avant-hier. Elle était positive. Les seize

millions nécessaires au prix du voyage de quarante jeunes, dix choisis comme convenu dans chaque village, avaient été envoyés à l'imam au bureau de la Western Union de Bakel.

Deux jours plus tard, le *karamoko*³ pria pour les quarante jeunes villageois, leur donna des grigris à employer au moment du départ de la pirogue, et un camion semi-remorque, qui avait transporté de la marchandise à Saraya et retournait à vide à Dakar, les amena à Rufisque.

Ils devaient loger chez Malang Diaby, le frère de l'imam qui habitait cette ville depuis sa prime jeunesse. Il avait été ouvrier pendant plus de deux décennies à la cimenterie, avait pris à présent sa retraite et vivait avec sa famille dans sa propre maison au quartier Arafat.

Prévenu par téléphone, Malang attendait les jeunes villageois et avait promis de les aider à trouver une embarcation pour les îles Canaries, porte d'entrée de l'Europe.

1. Système où le paysan transporte lui-même sa récolte, à ses frais, du champ à l'usine chargée de l'acheter, contrairement à l'ancien système qui voyait l'État prendre en charge lesdits frais et contacter le paysan dans son champ pour acheter sa récolte. *(Toutes les notes sont de l'auteur.)*

2. En Afrique, quand on est hors du village, on est toujours en brousse, quel que soit l'endroit où l'on se trouve, même si c'est une grande ville.

3. Marabout.

Deux

Depuis deux jours et deux nuits, la pirogue, sur le chemin du retour, naviguait sur une mer tranquille. Au loin, se profilèrent soudain les hautes cheminées de la cimenterie dégageant des colonnes de fumée blanche qui s'élevaient haut dans le ciel.

Dans une heure l'embarcation accostera. L'équipage, heureux de retrouver terre bientôt, après trois semaines de marée, commença à chanter et pressa Baye Laye, le capitaine, tenant la barre, assis sur la banquette arrière, d'aller plus vite.

Il répondit que le moteur était lancé au maximum et reprit sa conversation avec Kaaba, son second, qui lui faisait face debout, adossé à la paroi de l'embarcation. Ils parlaient de la raréfaction du poisson constatée depuis quelques années et en attribuaient la cause à la demi-douzaine de bateaux-usines qu'ils voyaient ancrés au large.

Il y a tout juste une décennie, une semaine de marée, à quelques encablures des côtes, leur suffisait pour remplir toutes les caisses de l'embarcation. À présent, après vingt et un jours en mer, à plus de cinq cents kilomètres, dans les eaux des îles du Cap-Vert dont ils apercevaient les lumières la nuit, ils avaient pêché moins que leurs prises d'antan, plus petites de taille, remplissant à moitié seulement les caisses.

— J'ai réfléchi à ta proposition, Kaaba ! fit Baye Laye. Je suis d'accord avec toi, la pêche ne nourrit plus son homme. Il ne reste que *mbèkè mi*¹.

Kaaba eut un petit sourire.

— Je savais que tu finirais par admettre l'évidence ! Les ressources de la mer sont en train de disparaître petit à petit et, bientôt, il n'y aura plus de poisson. Il faut partir. D'ailleurs, tous les *mool*² partent. Quinze des nôtres sont partis le mois passé et nous ne parvenons pas encore à les remplacer.

— Ils n'auront pas de remplaçants, je le crains fort ; tous les autres équipages sont dans la même situation que nous. Si les dix *mool* qui nous restent sont encore là, c'est qu'ils n'ont pas encore fini de rassembler l'argent pour le prix de la traversée.

— Il ne reste que *mbèkè mi* alors, comme tu l'as dit !

— Le problème est d'avoir la somme nécessaire pour faire fabriquer une grande pirogue et payer deux moteurs. Ça va chercher dans les dix millions, au moins. Où allons-nous les trouver ?

— Pas besoin de faire fabriquer une grande pirogue, nous en avons déjà une...

— Que veux-tu dire ? Quelle grande pirogue avons-nous déjà ?

— Celle-ci, dénommée *Adja Astou Wade*.

— Jamais de la vie ! Nous ne pouvons pas trahir la confiance que grand Ngalla Boye a placée en nous en nous confiant cette pirogue.

— Il ne s'agit pas de trahir la confiance de Ngalla Boye, car nous allons lui rembourser le prix de la pirogue et des moteurs...

— Rembourser comment ? Oublies-tu que ça va chercher dans les dix millions ? Où allons-nous trouver cet argent ?

— Nous allons chercher et trouver ces dix millions une fois arrivés. Je vais faire le rabatteur, je suis certain de pouvoir trouver une quarantaine de passagers prêts à payer chacun quatre cent mille francs pour le voyage. Ça nous donne seize millions. On paye à Ngalla Boye sa pirogue et son moteur, on achète un second moteur, de l'essence et des provisions nécessaires à la traversée...

Kaaba se tut un bref moment pour voir l'impact de ses paroles sur Baye Laye. Voyant qu'il paraissait réceptif, il poursuivit :

— Les seize millions couvriront entièrement toutes nos dépenses. Il nous restera même, d'après mes calculs, de quoi laisser à nos familles en partant.

— Si ce que tu dis est possible...

— Ce que je dis est tout à fait possible ! Le problème, c'est de trouver pendant notre semaine de repos des passagers. J'en fais mon affaire, je trouverai une cargaison, dans la plus grande discrétion. Il ne faut surtout pas que les habitants de Thiawllène soient au courant de notre projet.

— Dans la discrétion, comme tu as dit. S'ils sont au courant, avec leur longue langue, notre projet va échouer. Moi aussi, je vais me mettre à la recherche de passagers.

— Nous les trouverons, incha Allah. Ceux qui veulent partir sont nombreux. En tout cas, nous avons une bonne pirogue qui peut faire le trajet sans problème. Ngalla Boye l'a acquise il y a à peine un mois. Son fond est constitué d'un tronc de *neem*³ de la Casamance et non en planches rassemblées comme la plupart des embarcations. Elle est beaucoup plus résistante.

Ils continuèrent à parler de pirogues et du voyage projeté. L'entreprise ne leur faisait pas peur. Ils avaient l'habitude de faire des marées de trois semaines en pleine mer, par tous les temps, et n'étaient point impressionnés par une traversée de dix jours. Par le bouche à oreille dans le milieu des mool, ils connaissaient le chemin maritime à prendre pour se rendre aux îles Canaries, situées derrière les îles du Cap-Vert. Mille cinq cents kilomètres à naviguer en s'orientant le jour à l'aide du soleil et la nuit à l'aide de la lune et des étoiles. Ils n'avaient aucun doute là-dessus, ils arriveraient à destination sains et saufs. Incha Allah !

Les autres mool, de plus en plus bruyants au fur et à mesure que la pirogue s'approchait du rivage qu'ils voyaient distinctement maintenant, avec la foule entourant les autres embarcations sur la plage, parlaient

eux aussi de mbëkë mi et de leur désir ardent de faire la traversée.

Trois quarts d'heure plus tard, une dernière vague entraîna la pirogue moteur éteint, et la fit échouer sur le rivage noir de monde.

Ils sautèrent à terre puis, les pieds dans l'eau, aidés par d'autres mool qui n'étaient pas partis en mer, entreprirent de remonter l'embarcation au sec, auprès des nombreuses autres pirogues arrivées peu de temps avant elle.

Les femmes vendeuses de poissons commencèrent à marchander avec Baye Laye, tandis que Kaaba surveillait les mool en train de décharger les caisses.

Le ciel, à l'ouest, avait une splendide couleur orange qui se prolongeait sur la surface de l'eau sans ride, charriée par le soleil, immense disque flamboyant, sur le point de plonger dans la mer tranquille.

1. Littéralement : le coup de tête. Nom donné à la traversée en pirogue à destination des îles Canaries.

2. Pêcheurs.

3. Arbre originaire de l'Inde, amené au Sénégal au début de l'indépendance pour lutter contre le déboisement provoqué par la sécheresse.

Le terrain de football de la cité Sococim, situé au pied de la cimenterie, était bondé en cette fin d'après-midi. Deux équipes aux maillots disparates s'entraînaient sur l'aire de jeu en attendant de disputer un match amical. De nombreux spectateurs se tenaient sur la ligne de touche. Quelques jeunes faisaient le tour du terrain à petites foulées pour s'échauffer les muscles.

Parmi eux, Kaaba, vêtu de sa tenue de jogging, et Lansana, en maillot aux couleurs du Brésil, qui se rencontrèrent près de l'immense tas d'ordures qui jouxtait le terrain.

Ils s'arrêtèrent, se frappèrent deux fois la paume et une fois le dos de leurs mains, puis claquèrent les doigts en guise de salutation.

— Yé, boy ! Depuis quand êtes-vous revenus de marée ? s'enquit Lansana.

— Hier soir, répondit Kaaba. *Nakka affaires yi* ?

— Comme à ton départ ! Rien de neuf, tout est monotone, on continue à compter les poteaux². Sauf, peut-être, mbëkë mi.

— Ah, oui, mbëkë mi, c'est l'unique nouveauté partout, ces temps derniers ! La plupart de nos mool sont partis. À ce rythme, toutes les pirogues vont être bientôt privées d'équipage...

— À propos de pirogues, Kaaba ! Toi qui es dans le milieu des mool, tu ne connais pas un bon passeur, expérimenté et sérieux ?

Kaaba lui prêta toute son attention.

— Qu'est-ce qu'il y a, tu veux y aller, toi aussi ? demanda-t-il.

— Si j'ai une bonne occasion, étant au chômage, j'y vais sans hésitation aucune, répondit Lansana. En attendant, je fais le rabatteur pour mon père. Il est à la recherche d'un bon passeur pour quarante clients !

— Tu ne plaisantes pas, boy ? fit Kaaba, un petit sourire sur le bout des lèvres.

— Non, boy, je suis très sérieux.

Et Lansana d'expliquer à Kaaba que son père, Malang Diaby, avait reçu hier une quarantaine de jeunes villageois, venus de leur patelin natal du Sénégal oriental, et était chargé de leur trouver une pirogue. Les associations regroupant des parents émigrés en Europe avaient débloqué le prix de la traversée. Par discrétion, son père les avait logés dans son verger au village de Kounoune et ils attendaient avec impatience la première occasion pour embarquer.

— C'est pourquoi je te demande si tu connais un bon passeur, sérieux et expérimenté.

— Ton père a trouvé son homme ! s'exclama Kaaba d'un ton enjoué. Je suis moi-même à la recherche de passagers. Baye Laye et moi, on a

déjà commandé une pirogue qui nous a été livrée aujourd'hui même. Si on parvient à avoir quarante passagers, on se prépare et on prend le départ la nuit prochaine.

— Votre prix ?

— Le prix est le même partout sur toute la côte, quatre cent mille francs. Ça va ?

— Cinq sur cinq. Père m'a dit qu'ils ont l'argent au complet. Il faudra compter un passager de plus, moi. Seulement, boy, je n'ai que la moitié de la somme.

— Je suis d'accord. Mais nous sommes deux sur l'affaire, Baye Laye et moi. Je vais plaider et bien plaider ta cause auprès de lui. Je pense qu'il sera d'accord, lui aussi. Surtout que tu nous amènes d'un coup une cargaison entière !

— Ah, oui ! Rien que pour ça, je mérite bien un rabais, à défaut d'une commission.

— Je vais en parler à Baye Laye.

— O.K., je compte sur toi ! Tu sais ce qu'on va faire ? On se donne rendez-vous à la maison après la prière de géewé³. Tu viens en compagnie de Baye Laye traiter directement avec le vieux.

— Bien, on fait comme ça. À ce soir !

— À ce soir !

Kaaba et Lansana se tapèrent la paume et le dos de leurs mains, claquèrent les doigts pour se dire au revoir et reprirent leurs petites foulées, chacun de son côté.

1. Comment vont les affaires ?

2. Être désœuvré, faire des tâches aussi inutiles que compter les poteaux électriques.

3. Dernière des cinq prières de la journée.

Il faisait nuit.

La famille nombreuse de Malang Diaby (trois épouses, vingt-trois filles ; seul Lansana, l'aîné de ses enfants, né de sa première femme décédée, était de sexe masculin) s'égaillait bruyamment dans la cour de la maison après avoir dîné.

Lansana sonna à la porte de la chambre et la voix de son père demanda d'entrer. Il pénétra dans la pièce, suivi de Kaaba et de Baye Laye.

Malang Diaby venait d'achever sa dernière prière. Il se releva en repliant son tapis, le déposa en haut de l'armoire, se retourna et serra la main à son fils et à ses deux compagnons.

— Voilà les propriétaires de la pirogue, père ! lança Lansana. Tu les connais d'ailleurs, ce sont des amis, ils viennent souvent à la maison.

— Ah bon, je vois ! fit Malang d'un ton un brin évasif. Ils sont de quel quartier ?

— De Thiawllène Boute. Je suis Kaaba, le fils de Ndiaga Pouye. L'autre, c'est Baye Laye, le fils de Mor Guèye.

— Hé, hé ! Kaaba et Baye Laye, je ne vous avais pas reconnus ! Comment ça va à Thiawllène ?

— Bien, père !

— Alors, Kaaba, et ton père, il va bien ?

— Il va bien. Sauf que, ces jours-ci, il a une toux qui le fatigue beaucoup.

— Nous tous, anciens de la cimenterie, nous souffrons du même mal, déclara Malang. La toux, une toux qui résiste à tous les médicaments, traditionnels comme modernes. C'est la poussière du ciment que nous avons respirée pendant des années et des années sans masque qui nous a fragilisé les poumons.

Malang s'assit sur le rebord du lit, ses pieds reposant sur les carreaux, et invita les trois jeunes à s'installer sur les chaises en face de lui.

Ils prirent place.

Soudain, le courant fut coupé et la pièce plongea dans l'obscurité.

Malang pesta contre la société nationale d'électricité et demanda à Lansana d'aller chercher une bougie. Celui-ci se leva de sa chaise et, dans le noir, sortit de la chambre à tâtons.

— Alors, les enfants, vous aussi, vous voulez faire le voyage ? reprit Malang.

— Oui, père ! répondit Kaaba.

— La mer n'a plus de poisson, poursuivit Baye Laye.

— L'agriculture, non plus, ne marche pas, les usines et sociétés

ferment et les jeunes sont sans travail ! assura Malang d'un ton dépit. Les jeunes sont obligés de partir. Je les comprends. Rien n'est plus pénible, pour un jeune en état de pouvoir porter les chaussures de son père, que de continuer à se faire entretenir par lui.

— Père Malang, toi, tu as compris ! estima Baye Laye.

Lansana revint, tenant une bougie allumée dont il abritait la flamme vacillante à l'aide de sa paume. Il la fixa à un angle de la pièce et reprit place sur la chaise entre Baye Laye et Kaaba.

La lumière blafarde et dansante de la bougie projetait sur le plafond et les murs de la chambre leurs ombres qui prenaient des formes étonnantes.

— Venons-en à notre problème ! fit Malang. Lansana m'a dit que vous avez une pirogue et que vous cherchez des passagers. Moi, j'ai quarante passagers et je cherche une pirogue. Je crois que nous pourrons nous entendre facilement.

— Nous nous entendrons facilement, père Malang ! fit Kaaba.

— À coup sûr ! appuya Baye Laye.

— Puisqu'il s'agit de votre pirogue, toutes mes appréhensions quant à la traversée sont levées, car j'ai une confiance totale en vous. Vous êtes de vrais mool, vous connaissez très bien la mer, aussi, je peux vous confier en toute tranquillité mes parents villageois.

— Ils sont bien quarante ? s'enquit Baye Laye.

— Quarante, oui ! affirma Malang. Ils sont arrivés hier matin de Yassara. Afin de ne pas attirer l'attention des gens sur eux, je les ai logés dans mon verger. On va les voir tout de suite, ils vont vous verser l'argent.

Un quart d'heure plus tard, à bord d'un taxi clando pris en location, ils arrivèrent au village de Kounoune distant de cinq kilomètres et s'arrêtèrent devant le portail du verger. Ils descendirent du véhicule et demandèrent au chauffeur de les attendre.

Malang sonna énergiquement au portail.

Quelque temps après, on entendit un grincement métallique à l'intérieur, et le visage d'un jeune homme s'encadra dans l'entrebâillement du portail.

— *Jummaa long¹* ? interrogea le jeune en malinké.

— *Inté long²*, Malang, lui fut-il répondu dans la même langue.

Le portail s'ouvrit en grand et ils entrèrent dans le verger. Ils trouvèrent les villageois, les uns regroupés autour d'un grand feu de bois allumé près du bâtiment qui servait à la fois de chambre au gardien et de hangar où ils devaient dormir, les autres devisant sous la véranda.

Malang appela Kéba, le doyen d'âge du groupe, et un autre villageois comme témoin et tous les six se retrouvèrent dans la chambre du gardien. Les présentations faites, Kéba sortit d'un vieux cartable les seize liasses d'un million chacune, enroulées dans un sac en plastique.

Après les avoir comptées ostensiblement, il les remit dans le cartable qu'il donna à Malang, qui, à son tour, le transmit à Baye Laye.

Il fut convenu que l'embarquement était pour la nuit prochaine. Rendez-vous à minuit à la plage de Ximbé, derrière l'essencerie de moteur à pirogue. Lansana se chargerait de les conduire sur place. Baye Laye et Kaaba recommandèrent aux villageois de brûler tous leurs papiers d'identité pour empêcher tout rapatriement par les autorités espagnoles.

Puis, ils sortirent du bâtiment. Kéba récupéra toutes les cartes d'identité qu'il brûla au feu qu'entourait un groupe. Les autres dirent au revoir et retrouvèrent le taxi clando garé à l'entrée du verger. Ils montèrent à bord et le chauffeur démarra.

Lorsqu'ils arrivèrent à Rufisque, l'électricité n'était pas encore rétablie, la ville était toujours plongée dans l'obscurité totale.

Parvenu à l'embranchement de la route de la cimenterie, le taxi s'arrêta pour laisser Baye Laye et Kaaba descendre, avant de remonter en direction du passage à niveau de la voie ferrée.

Les deux mool, Baye Laye tenant le cartable à la main, s'engagèrent sur l'un des trottoirs de l'avenue Maurice-Guèye aux lampadaires éteints, éclairée par les phares des nombreux véhicules en embouteillage sur la RN et rentrèrent à Thiawllène Boute.

1. C'est qui ?
2. C'est moi.

— Toi, il me semble que tu ouvres enfin ton restaurant ! retentit une voix derrière Kiné, l'épouse de Baye Laye, qu'elle reconnut avant même de se retourner.

— Daba Diagne ! s'exclama-t-elle en lui faisant face.

Les deux jeunes femmes éclatèrent de rire à l'unisson, se saluèrent par des *Namoon naala ! Numu démé¹ ?*

Derrière le comptoir de son magasin bien achalandé, le Chinois surveillait l'un de ses trois employés qui finissait de rassembler la marchandise achetée par Kiné, marmites en aluminium, seaux, plats et tasses en plastique, écumoirs, louches, cuillères, etc. Les deux autres employés s'occupaient des nombreux clients envahissant les allées de la boutique.

— Comment vont les enfants, Daba ? Et les gens de Diokoul ?

— Tout va bien à Diokoul. Les enfants aussi vont bien, ils sont allés à l'école. Et Baye Laye, les enfants et les gens de Thiawllène ?

— Tout le monde va bien à Thiawllène, deux des enfants sont à l'école, deux sont à la maison, et Baye Laye est revenu de marée hier soir.

— C'est pourquoi tu es rayonnante comme une nouvelle mariée ! Rien qu'à te voir, on sent que les affaires marchent. Tu es parvenue enfin à ouvrir le restaurant dont tu m'avais parlé ?

Kiné jeta un regard furtif autour d'elle. Les clients s'affairaient auprès des articles, interrogeaient les employés du Chinois sur les prix. On ne faisait pas attention à elles, personne ne pouvait les entendre.

Elle se pencha vers l'oreille de Daba et eut un ton de comploteur :

— Non, je n'ouvre pas encore le restaurant. C'est pour Baye Laye et Kaaba qui veulent se lancer dans mbèkè mi...

— *Billahi² ?* c'est vrai ?

— Sur la tête de mes enfants ! Ils embarquent ce soir à minuit. Ces articles que je viens d'acheter, c'est pour la traversée.

— Je partirai avec eux !

— Que dis-tu ?

— Baye Laye et Kaaba ne me laisseront pas ici, je serai à bord de leur pirogue ce soir.

L'employé appela Kiné à cet instant. Elle se détourna de Daba et se rapprocha du comptoir. Le Chinois répertoria et évalua la marchandise, puis demanda à son employé de la sortir de la boutique. Kiné prit dans son sac à main une liasse de billets, régla le prix annoncé et sortit du magasin avec Daba.

L'employé ramena en dernier les marmites et les seaux et les déposa près des autres articles entassés sur le trottoir à l'entrée de la boutique.

Kiné héla un charretier qui passait. Tandis qu'il chargeait les bagages dans la charrette, elle reprit la conversation avec son amie.

Daba lui expliqua sa situation de plus en plus compliquée. Depuis la mort de son mari, disparu dans un naufrage il y a cinq ans, elle avait tous les problèmes du monde pour vivre et faire vivre ses trois enfants qui grandissaient d'année en année. L'argent qu'elle gagnait en gérant un kiosque à pain dans son quartier ne suffisait même pas à couvrir ses besoins élémentaires. Elle avait bien voulu se remarier. Malheureusement, les hommes qui venaient lui rendre visite soit n'étaient pas sérieux et voulaient tout juste lui faire défaire son pagne, soit n'étaient pas courageux et reculaient devant ses trois enfants qu'il leur fallait aussi prendre en charge en même temps qu'elle. Elle occupait une seule pièce dans la maison paternelle, qu'elle partageait avec ses fils dont l'aîné avait déjà quinze ans.

Il fallait qu'elle eût sa propre maison afin de mettre à l'abri, éduquer décemment ses enfants, et leur assurer l'avenir. Pour y arriver, elle ne voyait qu'une solution : immigrer en Europe. Elle avait économisé le prix du billet de la traversée et était à la recherche d'une pirogue.

— Mais tu es une femme, Daba ! fit remarquer Kiné lorsqu'elle eut terminé.

— Et alors ? Les femmes aussi émigrent ! Tu les as vues à la télé, parfois avec leur bébé, dans les pirogues. Baye Laye et Kaaba ne me laisseront pas ici.

— Inutile d'essayer de te dissuader, toi, tu m'as l'air bien décidée !

— Plus que décidée ! *Barça walla Barsakh*³ ! On va ensemble à Thiawllène. Je vais parler moi-même à Baye Laye et Kaaba.

Le charretier, le chargement des bagages dans son véhicule terminé, s'installa sur la banquette. Kiné et Daba montèrent à côté de lui. Il fit démarrer le cheval d'un claquement de son fouet, engagea la charrette sur l'avenue Ousmane-Socé-Diop en direction de Thiawllène.

1. Tu me manquais ! Comment ça va ?

2. Par Dieu ?

3. Devise des immigrés par pirogue. Jeu de mots pouvant se traduire par « Aller à Barcelone ou mourir ! », formé de Barça, l'équipe de football de Barcelone, et Barsakh, lieu où, dans la religion musulmane, résident les âmes de tous les morts en attendant le jour du jugement dernier.

La dernière prière de la nuit terminée, les fidèles sortirent un à un ou par petits groupes, et bientôt ne restèrent dans la mosquée que l'imam, El Hadji Ousseynou Ba, Baye Laye et Kaaba.

Les deux mool s'approchèrent du guide religieux encore assis sur son tapis, dans la niche aménagée à l'avant de l'édifice, égrenant les perles de son chapelet, et lui dirent qu'ils avaient à lui parler. L'imam cessa de compter les perles, tint le chapelet dans ses deux mains réunies devant lui, souffla dans ses paumes ouvertes, se les frotta sur le visage en adressant un tribut de louanges au prophète Mamadou, paix et salut sur lui ; il déposa le chapelet à ses pieds, puis se retourna vers Kaaba et Baye Laye qui tenait le cartable en main. Ils s'accroupirent près de l'imam, l'informèrent de leur projet et lui demandèrent de prier pour eux, avant que Baye Laye ne lui remette le cartable.

— Tu donneras à Ngalla Boye les dix millions qui sont là-dedans pour le remboursement de sa pirogue et de son moteur, lui dit Baye Laye.

— Je les lui remettrai en main propre demain à la première heure, incha Allah, promit l'imam. Il faut chercher cependant un témoin qui sera présent quand je lui donnerai l'argent.

— Non, imam ! objecta Baye Laye. Nous avons totalement confiance en toi.

— Pour sûr ! appuya Kaaba. Sinon, on ne serait pas venus.

— Je sais ! fit l'imam. Seulement, dix millions, c'est une somme très importante et le démon se mêle souvent de l'argent, provoque la convoitise ou l'oubli. Il vaut mieux qu'un témoin soit présent quand je remettrai l'argent.

Baye Laye et Kaaba se regardèrent brièvement, eurent un hochement de tête ensemble.

— On t'enverra mon oncle, fit Kaaba.

— C'est bon. Moussa Mbengue est un homme honnête, accepta l'imam. Maintenant, je voudrais vous demander un service.

Il les pria de prendre à bord de leur pirogue son neveu Mor Ndiaye, étudiant à l'université Cheikh-Anta-Diop.

Depuis trois ans, Mor avait déserté le campus universitaire et tenait coûte que coûte à aller poursuivre ses études en Europe. Sa mère avait vendu le terrain qu'avait laissé en héritage feu son père, en plus de ses bijoux, et avait remis les trois millions à un démarcheur pour l'obtention d'un visa de Schengen. Malheureusement, l'homme était un escroc qui, après un an et demi de vaines promesses et tergiversations, n'avait pas fourni le document, ni remboursé l'argent. Une plainte avait fini par être déposée contre lui et il avait été arrêté et condamné à deux ans de prison ferme et au remboursement des trois millions, plus cinq cent mille

francs de dommages et intérêts. Mais à sa sortie de prison, l'escroc avait disparu de la circulation sans laisser de trace. Le rêve de Mor d'aller en Europe ne s'était point éteint pour autant. Au contraire, il s'était ravivé depuis que Badara Djité, son ancien camarade de faculté, dont la concession était voisine de la sienne, qui avait eu la chance d'obtenir le fameux visa et était parti en France, avait rasé son ancienne maison et avait construit à sa place un bâtiment à deux étages qui surplombait leur vieille baraque. À présent, il ne parlait que d'aller en Europe, faire comme Badara qui n'était pas plus brillant et plus débrouillard, mais avait seulement eu plus de chance que lui en bénéficiant d'un visa. Obnubilé par son désir de faire le voyage, il était en train de perdre la raison, s'était replié sur lui-même, ne parlait à personne et ne sortait même plus de sa chambre. S'il ne partait pas, il deviendrait fou. Aussi, sa pauvre mère avait retiré sa tontine de deux cent cinquante mille francs, qu'elle lui avait confiés, et s'affairait à rassembler les cent cinquante mille manquants pour le faire partir par mbèkè mi.

Baye Laye et Kaaba lui dirent de donner les deux cent cinquante mille, qu'ils lui faisaient cadeau du reste, et lui demandèrent de prévenir son neveu Mor que le départ était pour cette nuit à minuit à la plage de Ximbé.

— Allons à la maison maintenant, je vais vous remettre l'argent, fit l'imam en ramassant son chapelet. Après, je prierai pour vous.

Il se releva, imité par les deux mool, éteignit les lampes, sortit avec eux de la mosquée et referma la porte.

— Je vais chercher mon oncle, prévint Kaaba. Je viens avec lui vous retrouver chez l'imam.

Il partit vers la maison de son oncle située aux abords de la route, près de l'usine à carreaux, tandis que Baye Laye et l'imam, tenant le cartable d'une main, son chapelet de l'autre, se dirigeaient vers le bout du quartier où habitait la troisième épouse du chef religieux, chez qui il était de tour.

Une heure plus tard, arrivés à la maison, après avoir quitté l'imam, Baye Laye et Kaaba tombèrent sur Arame Thiandoume, une cousine de Kaaba, et son fils Talla, portant son sac de voyage en bandoulière, qui les attendaient dans la chambre de Kiné.

Après les salutations d'usage, Arame Thiandoume leur dit qu'elle avait appris qu'ils embarquaient cette nuit même et tenait à leur confier le petit Talla.

— Non, il est trop jeune, refusa Baye Laye.

— Où as-tu appris, toi, qu'on embarquait cette nuit ? interrogea Kaaba, d'un ton peu amène. Les gens de Thiawllène sont vraiment rapides !

Arame ignora la question suivie du point de vue de Kaaba sur ses cohabitants et rétorqua à Baye Laye :

— Qui est jeune ? Talla ? Non ! Il est simplement petit de taille ; les enfants nés la même année que lui sont entrés dans l'armée depuis l'année dernière. Talla a plus de vingt et un ans, je le jure.

— Arame, tu racontes des histoires ! Talla n'a même pas seize ans, c'est encore un enfant. Nous ne pouvons pas l'amener avec nous, maintint Baye Laye.

— Avant qu'on envisage son cas, qu'elle nous dise d'abord qui l'a informée ! jeta Kaaba avec véhémence. C'est mon oncle ?

— Anhan, c'est toi qui parles de lui, Kaaba, et pas moi ! Tu sais que ton oncle, qui est aussi le mien, car lui, ta mère et ma mère sont de mêmes père et mère, on se croise dans la rue sans se saluer. C'est pas celui-là qui va m'informer, tu le sais très bien.

— Qui, alors ?

— J'ai ramassé la nouvelle dans le sabot d'une vache ! répondit, laconique à souhait, Arame Thiandoume. Je ne connais aucun nom. Je sais cependant que l'information est vraie. C'est tout. Je ne vous demande pas d'amener Talla gratuitement, j'ai sur moi le prix du voyage attaché au coin de mon pagne.

— Il est trop jeune, persista Baye Laye.

Arame se mit à les supplier en évoquant le calvaire qu'était son existence. Divorcée, mère de six enfants abandonnés par leur vaurien de père qui ne s'occupait pas d'eux, dont seul Talla, l'aîné, était un garçon, sans frère, ni autre parent pour l'aider, sa vie de tous les jours était une lutte ardue. La vente des arachides grillées à la porte du lycée où elle montait chaque matin rapportait tout juste de quoi faire bouillir la marmite. Pour le reste, elle se débrouillait avec le peu que rapportaient ses deux plus grandes fillettes, huit et dix ans, qui travaillaient déjà comme domestiques. Mais maintenant, Dieu merci,

son petit garçon était devenu un homme. S'il parvenait à faire le voyage, sa difficile condition allait changer. Comme tous ceux qui étaient en Europe, Talla *dina téeki*², et elle connaîtra alors un meilleur sort. Il lui achètera une belle maison à étages, avec une chambre à coucher de chez Beaux Meubles, un salon en cuir et une bibliothèque remplie de bibelots, l'enverra faire le pèlerinage à La Mecque ; elle fera le commerce, ira à Dubaï ou à Hong Kong et possédera une luxueuse voiture...

L'arrivée de Kiné dans la chambre, tenant un bol couvert entre ses mains, l'arrêta dans sa plaidoirie. Kiné déposa le récipient au pied du lit, alla au canari placé à l'angle de la pièce, remplit le pot en plastique d'eau qu'elle déversa dans un bol plus petit pour le lavage des mains.

— Voilà le dîner, fit-elle en posant le petit bol près de celui qui contenait le repas. Quand vous aurez fini de causer, vous mangerez ; moi et les enfants, on vous a devancés. Arame, il faut manger, toi aussi.

— Ça va pour moi, Kiné, j'ai déjà dîné.

— Non, non, Arame. Tu vas manger, sinon, je me fâche !

— Billahi, j'ai le ventre plein, Kiné, j'ai dîné avant de venir !

Arame Thiandoume trempa ses doigts dans l'eau du petit bol, souleva le couvercle du grand bol, y plongea la main, prit une pincée de couscous et la porta à sa bouche.

— Billahi, ça suffit Kiné ! reprit-elle en se rinçant les doigts dans le petit bol. Tu sais, je suis sans façon, si j'avais vraiment faim, j'aurais mangé. Par contre, j'ai besoin de ton aide. Dis à tes maris de m'amener mon fils.

— Ils t'aideront, c'est sûr, tu es leur sœur ! lança Kiné.

Elle sortit de la chambre alors que son mari réitérait que Talla était trop jeune.

Kaaba, pendant qu'Arame Thiandoume était occupée à relancer Baye Laye, demanda soudain à l'enfant quel âge il avait.

— Quinze ans ! tomba-t-il dans le piège, spontanément, sans se rendre compte qu'il démentait ainsi sa mère qui lui en avait donné plus de vingt et un.

— Non, ce n'est pas vrai, Talla, tu n'as pas quinze ans ! le désavoua-t-elle d'un ton plein de reproche. Je sais ce que je dis, je me suis agenouillée pour te mettre au monde, il y a plus de vingt ans, je le jure.

Elle se tut un bref moment, renifla à plusieurs reprises, puis reprit ses implorations avec des trémolos dans la voix et finit par éclater en sanglots.

— Vous aussi, aidez-nous, pour l'amour de Dieu. Mon fils doit se rendre en Europe pour pouvoir réussir comme tout le monde. Même s'il est encore un enfant, c'est un bon mool qui part fréquemment en marée dans la pirogue de Wesseynou Thiombane de Santhiab Guidj à Bargny, qui sait même manœuvrer une pirogue et qui pourra être utile durant la

traversée.

Baye Laye et Kaaba, pris de court, déconcertés, ne sachant que lui dire, se taisaient. Les sanglots d'Arame Thiandoume redoublèrent et devinrent des lamentations désespérées.

Craignant qu'elle n'ameute toute la maisonnée, et même le quartier, ils finirent par plier.

— Pas la peine de pleurnicher comme une gamine qu'on a frappée, donne l'argent ! fit Baye Laye.

— Ne nous tue pas avec tes larmes ! Ça suffit, on accepte, renchérit Kaaba.

Arame Thiandoume cessa de pleurer, se releva du lit, leur tourna le dos, souleva sa taille basse, prit les billets attachés au bout de son deuxième pagne, se retourna et les tendit à Baye Laye.

— La somme n'est pas complète ! fit-il en soupesant les billets tenus dans sa main.

— Je sais ! admit Arame, confondue, avec de forts reniflements, prête à sangloter à nouveau. Il faut me pardonner, je n'ai que ces cent cinquante mille francs, c'est tout ce que j'ai pu économiser, Billahi. Talla est un enfant, je le reconnais, c'est pourquoi il faut m'aider en me faisant un rabais pour l'amour de Dieu...

— Ça va, ça va, ne tombe pas en transe ici ! l'interrompit Baye Laye. Maintenant, tu peux rentrer tranquillement chez toi, on l'emmène.

Arame Thiandoume rendit grâce à Dieu, loua son Prophète et abreuva de remerciements les deux mool. Puis, elle pria longuement pour son fils, lui souhaita une bonne traversée et prit congé.

Après son départ, Baye Laye et Kaaba se lavèrent les mains et attaquèrent le couscous dans le grand bol. Talla, invité, déclara avoir mangé avant de venir avec sa mère. Ils lui dirent d'aller les attendre dans la cour et l'enfant sortit de la pièce.

1. Par pur hasard.

2. Talla réussira, deviendra quelqu'un d'important.

Les phares du car Ndiaga Ndiaye en provenance de la RN, laissant derrière lui la cimenterie avec ses grosses cheminées qui vomissaient une épaisse fumée crayeuse et son éclairage multiple en grappes, tracèrent deux sillons lumineux dans l'obscurité de la nuit, et s'éteignirent en même temps que le bruit du moteur lorsque le véhicule s'arrêta près de l'essencerie pour pirogues.

Lansana, assis sur le deuxième siège avant à côté du chauffeur, se retourna, demanda aux villageois installés derrière eux de descendre, puis ouvrit la portière et mit pied à terre.

L'un après l'autre, les villageois, sacs de voyage au dos ou en bandoulière, sortirent par la portière arrière, tenue par le jeune apprenti qui avait sauté du marchepied avant même l'arrêt du véhicule. Lorsque le Ndiaga Ndiaye fut vide, il prévint le chauffeur en donnant un grand coup de poing à la portière. Le moteur et les phares se rallumèrent aussitôt et le véhicule démarra. L'apprenti courut après le Ndiaga Ndiaye, s'agrippa à l'échelle et, d'un bon acrobatique, se jucha sur le marchepied.

Précédés par Lansana, les villageois contournèrent l'essencerie, arrivèrent sur la plage située à quelques pas et se dirigèrent vers les deux personnes debout près de la pirogue qu'ils parvenaient à distinguer dans la pénombre.

*

Kaaba et le petit Talla, qui avaient laissé Baye Laye chez lui, parvinrent en même temps que Lansana, accompagné des villageois, auprès de la pirogue où attendaient déjà depuis un bon moment Mor Ndiaye et Daba, en ensemble jean, casquette sur la tête, lui donnant l'air d'un jeune homme.

Après les salutations d'usage, les villageois, qui voyaient l'océan pour la toute première fois, se regroupèrent en retrait sur le rivage avec force commentaires sur les vagues venues mourir à leurs pieds, l'étendue de la mer qui paraissait sans limites et vivante à cause du bruit du ressac, les lumières innombrables de Dakar qu'ils apercevaient au loin, qui semblaient posées au ras de l'eau...

Kaaba, le petit Talla, Daba, Mor Ndiaye et Lansana, restés debout près de la pirogue, conversaient entre eux en attendant l'arrivée de Baye Laye.

— Et si une patrouille survenait ? s'inquiéta soudain Mor Ndiaye, l'étudiant.

— Tu peux être tranquille, il n'y aura pas de patrouille ici ce soir.

Nous avons pris nos dispositions et avons fait le nécessaire pour cela, déclara Kaaba.

— Quelles dispositions ? Quel nécessaire ? Es-tu vraiment sûr qu'il n'y aura pas de patrouille ? Si elle vient et nous trouve ici, on va être arrêtés tous ! insista Mor Ndiaye.

— Sois tranquille, Mor ! Je te garantis qu'aucune patrouille ne viendra nous importuner. On s'est arrangés pour ça. À toi de comprendre, c'est tout ce que je peux te dire. On peut tout arranger dans ce pays, tu sais très bien, sauf trouver un bon boulot ou ressusciter un mort.

— Autre chose ! Est-ce que tout est complet, eau et ravitaillement, pour les trois repas durant toute la traversée ?

Sa question souleva des rires moqueurs.

— Je m'en suis occupée personnellement avec Kiné, assura Daba. Rien ne manque, même le piment et le cube Safal !

— Et l'essence ? Et les gilets de sauvetage ? et...

— Oho ! l'interrompit Lansana en lui donnant une tape sur la poitrine qui le fit reculer de deux pas. Je te connais, la peur qui t'habite en permanence, poltron que tu es, te pousse à parler sans frein. Le ravitaillement, l'essence, les gilets, patati, patata...

— Laisse, je vais le renseigner et le rassurer, fit Kaaba. Tout est là, au complet, Mor, pour deux semaines d'un voyage qui nous prendra, si tout va bien, tout au plus, dix jours. Quant aux gilets de sauvetage, il n'y en a pas. Baye Laye et moi en possédons, certes, mais nous ne les mettons jamais, même quand nous partons en marée...

— Pourquoi ?

— Ça porte malheur, lança le petit Talla.

— L'enfant t'a donné la bonne réponse ! fit Kaaba. Le gilet de sauvetage n'est utile qu'en cas de naufrage. Ce que nous ne souhaitons, ni n'envisageons guère. Tout se passera bien. C'est notre souhait. Aussi, nous n'en portons pas. En plus, il y a que nous avons confiance en notre pirogue. Elle est très solide, très résistante, son fond est formé par le tronc d'un neem constituant un seul bloc, elle ne se brise pas, ne se renverse pas. Tu es rassuré à présent ?

— Si si, oui oui... Je suis rassuré ! bafouilla Mor. Mais qu'est-ce qu'attend Baye Laye pour venir et qu'on embarque ? Il avait dit minuit pile, il doit faire minuit passé !

Kaaba éclata de rire, imité par les autres.

— Lansana a raison, tu as peur, vraiment !

Il éclaira le cadran de la montre électronique à son poignet et annonça :

— Il n'est même pas encore minuit, il n'est que vingt-trois heures quarante-cinq.

— Non, c'est que je suis pressé d'embarquer, je l'avoue, c'est ce qui

m'énerve un peu ! se défendit Mor.

— Dis que tu as la trouille, oui ! assena Lansana.

— Allez, patience et du courage ! jeta Kaaba.

Mor Ndiaye sortit de la poche de son blouson un paquet de cigarettes, le tâta et s'aperçut qu'il était vide. Il le froissa rageusement en poussant un gros soupir de dépit et le balança dans une vague arrivée à ses pieds.

*

Baye Laye se leva du lit en entraînant son fils, Pape, âgé de cinq ans, assis sur ses genoux, le posa par terre et décrocha du clou enfoncé dans le mur ses grigris de marée, un *ndombo* du biceps et des reins, et les mit en place. Ils lui avaient été légués par son père, qui les avait reçus lui-même de son père, et il ne partait jamais en mer sans les porter. Puis, il prit son sac de voyage posé à terre et l'ajusta à son dos.

Kiné, installée sur le matelas posé à même le sol en face du lit, retira délicatement le bout de son téton de la bouche de son bébé endormi dans ses bras, le coucha près de ses deux fillettes de deux et quatre ans qui dormaient à ses côtés, se mit debout et suivit avec Pape son mari qui se dirigeait vers la sortie.

Parvenu sur le pas de la porte, il s'arrêta, se baissa, puis se redressa en soulevant son fils dans ses bras et tendit sa main gauche à son épouse.

Kiné lui donna sa gauche également.

— Que le chemin de Dieu guide tes pas, Baye Laye ! souhaita-t-elle, la voix étranglée par l'émotion. Ne nous oublie pas.

— Je ne vous oublierai pas, Kiné, répondit-il d'un ton tout aussi ému. C'est pour toi et les enfants que je pars. Vous serez en permanence dans mes pensées.

Le petit Pape l'apostropha :

— Papa, papa, n'oublie pas, à ton retour, de m'amener le ballon et le maillot, comme tu me l'as promis !

— Je n'oublierai pas, fils, je t'apporterai le ballon et le maillot.

— Un maillot numéro 10, comme celui de Ronaldinho, aux couleurs bleu et rouge du Barça, l'équipe de Barcelone, précisa l'enfant, assurément très cultivé en football pour son âge.

— On dirait que le Barça est ton équipe et Ronaldinho ton joueur préférés ! observa Baye Laye en reposant son fils par terre. Compte sur moi, fils. À mon retour, tu auras un beau ballon et un maillot 10 de l'équipe du Barça. Mais en attendant, je vais te confier une importante mission : durant mon absence, tu veilleras sur ta mère, tes deux petites sœurs et ton petit frère. Promis, Pape ?

— Je veillerai sur eux, papa !

Kiné mit fin aux adieux du père et du fils en interrogeant son mari.

— Tu as les œufs, Baye Laye ?

— Eh, ils sont dans le sac plastique noir sur la table de chevet ! fit-il en se prenant la tête. Je les avais oubliés. Donne-les-moi.

Kiné le morigéna, puis retourna dans la pièce et ramena en même temps que le sac plastique un pot rempli d'eau puisée dans le canari.

— N'oublie pas non plus les instructions du marabout recommandé par ma mère, déclara-t-elle en lui remettant le sac. Arrivé à la sortie du quartier, tu te retournes et tu casses l'un après l'autre, n'oublie pas, l'un après l'autre et non tous à la fois, l'un après l'autre les sept œufs, tout en formulant au fond de toi le vœu de revenir auprès des tiens, après une belle réussite là où tu t'en vas. Après...

— Je tourne le dos, je continue mon chemin jusqu'à la pirogue sans me retourner, termina Baye Laye d'un ton légèrement agacé.

— C'est ça, n'oublie pas, répéta Kiné. Maintenant, va en paix, mon mari. Laisse-nous en paix, voyage en paix, parviens là où tu vas en paix et reviens un jour en paix pour nous retrouver tous en paix !

— Amine ! fit Baye Laye en sortant de la chambre.

Kiné le suivit au-dehors, déversa sur ses pas l'eau contenue dans le pot jusqu'à l'entrée de la concession et s'arrêta.

— Que le chemin de Dieu guide tes pas, Baye Laye ! souhaita-t-elle une dernière fois en retenant en vain ses sanglots.

Elle regarda, les larmes aux yeux, son mari s'en aller d'un pas pressé, courant presque, et lorsqu'il tourna au coin de la rue et qu'elle ne le vit plus, elle regagna sa chambre en les essuyant avec un pan de son pagne.

Baye Laye prit le chemin coince entre le barrage contre l'avancée de la mer et le mur du cimetière sans rencontrer âme qui vive. Parvenu à la fin du barrage, il cassa les sept œufs comme indiqué, puis descendit sur la plage et continua en direction de la pirogue.

1. Grigri, confectionné avec une peau de chèvre le plus souvent, en forme de ceinture ou de bracelet.

La nuit était sombre, sans lune, sans étoiles. Tout était calme, on entendait le sifflement du vent du nord vers le large et le mugissement incessant des vagues qui grossissaient de plus en plus, dépassant la pirogue remontée au sec, en fin de journée, à une vingtaine de mètres de la ligne où, à présent, elles venaient mourir sur la plage.

La marée montait à vue d'œil.

Les villageois, toujours plongés dans la contemplation bruyante de la mer qu'ils parvenaient à bien distinguer, leurs yeux s'étant habitués à l'obscurité, avaient retroussé leurs pantalons aux mollets et étaient remontés jusqu'au mur de l'usine de chaussures bordant le rivage pour se protéger des vagues.

Kaaba et les autres, debout près de l'embarcation, virent Baye Laye qui se dirigeait vers eux à pas pressés.

— Voilà Baye Laye qui arrive ! lança le petit Talla qui l'aperçut le premier.

— C'est vrai ! fit Daba, debout à côté de lui.

— Enfin, on va embarquer ! jeta Mor Ndiaye.

Baye Laye parvint auprès d'eux, salua à la cantonade et fut payé en retour.

— Tout est prêt ? s'enquit-il.

— Tout est prêt, on n'attend que la marée, dit Kaaba.

— Pourquoi faut-il attendre la marée ? interrogea Mor Ndiaye.

Kaaba lui expliqua que la pirogue, chargée des provisions, des bidons d'eau et d'essence, et de tous les passagers, était trop lourde pour pouvoir être poussée à l'eau. D'autant plus qu'il n'y avait point de mool pour donner un coup de main. Dans une heure, tout au plus, la marée, devenue suffisamment haute, s'en chargera. Les vagues seront assez fortes et entraîneront à leur retour en mer la pirogue qui aura alors le tirant d'eau nécessaire à l'allumage du moteur.

— Reste la recommandation de l'imam Ousseynou, fit Baye Laye. Je vais parler aux villageois.

Il battit des mains et leur lança :

— *Ey, gaayi, ñëw leén, ma wax ax yéen !*

Lansana poussa un petit rire.

— Ils ne te comprennent pas. Pas un seul d'entre eux ne parle wolof !

— Ah, bon ! Ils parlent quelle langue, alors ?

— Malinké.

— Tu parles malinké, toi, Lansana ?

— Non. Mais tu peux leur parler français. Presque tous sont allés à l'école. Ceux-là traduiront tes paroles aux rares qui ne comprennent pas.

Baye Laye battit à nouveau les mains, attira enfin l'attention des villageois sur lui et leur demanda de s'approcher pour mieux l'entendre, car il avait à leur parler.

Ils quittèrent les abords du mur de l'usine de chaussures et rejoignirent le petit groupe autour de la pirogue qu'éclaboussaient les vagues au passage. Le silence se fit crescendo.

Baye Laye prit la parole.

— Je vous salue tous, chacun par son prénom et par son nom, fit-il, cherchant ses mots. Je ne serai pas long. Nous allons entreprendre un long et difficile voyage qui nous prendra une dizaine de jours. La pirogue est étroite pour nous tous, aussi il faudra beaucoup de tolérance, de solidarité et jamais de dispute tout au long de la traversée. Mon ami Kaaba, qui connaît très bien la mer, et moi, nous nous relayerons au moteur pour arriver tous à bon port, incha Allah.

— Moi aussi ! avança le petit Talla. Quand vous serez fatigués tous les deux, je dirigerai la pirogue.

— Talla, toi aussi ! se moqua Daba.

— Je crois que pour la plupart d'entre vous, c'est la première fois que vous voyez la mer et embarquez dans une pirogue, reprit Baye Laye.

— C'est vrai ! La toute première fois, admirent en chœur les villageois.

— Vous verrez, c'est pas plus compliqué qu'un voyage en camion ! Peut-être que certains d'entre vous souffriront du mal de mer, ils auront des nausées, de la diarrhée ou des vomissements. On a des médicaments pour ça. Dès que l'un d'entre vous aura un de ces maux, il n'a qu'à le signaler, on lui donnera les comprimés et ça passera.

— Et si quelqu'un veut aller au cabinet ? demanda un villageois.

La question souleva quelques rires amusés.

— Ne vous moquez pas de lui ! fit Baye Laye en riant, lui aussi. À chacun sa préoccupation. S'il y a un autre qui veut poser encore une question, je l'écoute.

Il n'y en eut pas. Au bout d'un moment, Baye Laye reprit :

— Pour aller au cabinet, il y a des pots de chambre, deux ou trois, qui sont prévus...

— Quatre, précisa Kaaba.

— Donc, quatre pots sont prévus à cet effet. Après s'être soulagé, l'usager le vide à la mer et le nettoie proprement avec le balai prévu à cet effet. D'accord ?

— D'accord ! fit le villageois. Une dernière question. Quand allons-nous partir ? On est un peu pressés nous, nous venons de loin.

— Nous allons embarquer tout de suite, répondit Baye Laye. Mais, avant, nous allons tous faire nos ablutions avec l'eau de mer, ensuite nous entrerons dans la pirogue par le pied droit, en prononçant la formule *Bismillaahi Rahmaani Rahiimi*². Je répète, après les ablutions,

on entre dans la pirogue par le pied droit en disant Bismillaahi Rahmaani Rahiimi. Allez, on commence.

Il se baissa et creusa un trou dans le sable à ses pieds, imité par tous les autres. Une dernière vague, en se retirant, laissa suffisamment d'eau dans les crevasses pour pouvoir se purifier. Même le petit Talla et Daba Diagne, qui, enlevant sa casquette, révéla sa chevelure coupée à la garçonne. Puis, ils se hissèrent à bord de l'embarcation dans un concert d'invocations des noms de Dieu, s'installèrent deux par deux sur les banquettes et déposèrent leurs sacs à leurs pieds. Les villageois, assis à l'avant, étaient séparés de Baye Laye, tenant la barre, et des cinq autres, Kaaba, Daba, Talla, Lansana et Mor Ndiaye à l'arrière, par l'abri formant la cuisine et le garde-manger.

L'attente se passa dans un silence fugace, vite relayé par une causerie, d'abord à voix basse, puis, rapidement, sans retenue, entrecoupée de temps à autre par les soupirs impatients de Mor Ndiaye.

Les vagues devenaient de plus en plus grosses et on sentit soudain l'embarcation vibrer, bouger, avant de se mettre à flotter. Une grosse vague, retournant à la mer, l'emmena avec elle.

Debout sur la dernière banquette, Baye Laye se baissa, tira d'un geste vif la languette du moteur qui s'alluma au quart de tour, perturbant le calme de la nuit, et démarra dans un lourd silence.

Les passagers se taisaient et retenaient leur souffle.

Kéba, l'aîné des villageois, leur fit signe. Ils enlevèrent d'un même mouvement le cure-dents qu'ils avaient à la bouche et le jetèrent à l'eau, comme avait préconisé le karamoko de Yassara en leur donnant les talismans à leur départ du village.

Tout le monde, les yeux brillant d'anxiété dans l'obscurité qui régnait et gagné par l'émotion du départ vers l'eldorado longtemps rêvé, toujours espéré, sans jamais y croire vraiment, et qui était pourtant enfin arrivé, restait silencieux dans l'embarcation qui allait de plus en plus vite, cap plein sud.

La mer, incommensurable masse sombre, était aussi calme qu'un lac, la houle inexistante et, en dépit de l'obscurité totale, la visibilité était bonne. Au large, les lumières fixes des navires-usines scintillaient dans la nuit.

Le moteur puissant lancé à plein régime, la pirogue, lourdement chargée, les rebords au ras de l'eau, fendait les flots en laissant sur son passage un sillon d'écume blanc fluorescent qui s'effaçait au fur et à mesure qu'elle avançait. Bientôt, elle atteignit sa vitesse de croisière, perceptible au régime du moteur devenu régulier.

Ils naviguaient depuis deux tours d'horloge quand la lune, se frayant un chemin à travers un amas de nuages à l'est, se leva dans le ciel, apportant un regain de pâle clarté.

Comme si c'était un signal, les passagers, muets, tendus, rigides sur leurs sièges depuis le départ, commencèrent à bouger, les langues se délièrent. Des voix s'élevèrent, ponctuées par de gros soupirs de soulagement.

— Quelle heure il fait ? demanda Baye Laye.

Kaaba éclaira le cadran de sa montre électronique.

— Trois heures quarante-cinq, fit-il. Je te relève ?

— Non, ça va, je ne suis pas fatigué. Talla et Daba, ça marche ?

Assis sur la même banquette, après Baye Laye et Kaaba et avant Lansana et Mor Ndiaye, ils répondirent que tout allait bien. Il en fut de même pour ces deux derniers et les villageois lorsqu'il les interrogea à leur tour.

Heureusement, personne ne souffrait du mal de mer.

L'éclairage de Dakar, qui se terminait par le phare rouge clignotant à la pointe de la presqu'île, qu'on apercevait à bâbord, avait disparu depuis bien longtemps.

Baye Laye changea de cap et vira à l'ouest.

La lune, auparavant située à leur gauche, se trouvait à présent derrière eux. Dieu merci, ils n'avaient pas rencontré la patrouille maritime. Les seules lumières qu'ils voyaient ne bougeaient pas, indiquant que c'étaient des bateaux-usines qui traquaient et détruisaient avec leurs filets sophistiqués les bancs de poissons. Si la chance continuait à leur sourire, au lever du jour, ils entreraient dans les eaux internationales et n'auraient plus à craindre les patrouilles de la marine.

Petit à petit, le temps passa, les voix se turent et l'embarcation replongea dans le silence troublé par le bruit, régulier à devenir monotone, du moteur.

À l'avant, la plupart des villageois avaient fini par s'endormir, la tête posée sur les genoux ou sur la paroi de la pirogue, tout comme, assis derrière l'abri de la cuisine garde-manger, Mor Ndiaye et Lansana, Daba et le petit Talla, la tête reposant sur les cuisses de la jeune femme.

— Je vais dormir, moi aussi. Réveille-moi quand tu seras fatigué, prévint Kaaba à l'adresse de Baye Laye.

Il posa la tête contre la paroi de l'embarcation et ferma les yeux.

Baye Laye le réveilla deux heures plus tard.

Suivie par une multitude d'étoiles, la lune se pavanait au milieu du ciel et se mirait dans l'eau tranquille au-devant de la pirogue qui semblait être lancée à sa vaine poursuite. Il faisait clair comme en plein jour et on ne voyait plus les lumières immobiles des bateaux-usines.

Ils échangèrent leurs places ; Kaaba se mit debout à la barre et Baye Laye s'installa sur la banquette qu'il avait abandonnée, déposa à son tour sa tête sur ses genoux et, fatigué et soulagé à la fois, s'endormit aussitôt.

Dans un ronronnement continu qui déchirait le calme nocturne, la

pirogue poursuivait sa course, laissant derrière elle son tracé blanc fluorescent. Il était six heures passées. Tout le monde dormait à présent, sauf Kaaba au gouvernail. Le petit Talla se leva à un moment et, debout sur sa banquette, il baissa le curseur de la fermeture de son jean, urina dans la mer, puis se rassit auprès de Daba et se rendormit.

L'aube approchait. Le ciel commençait à s'éclaircir. Les étoiles se mirent à pâlir et à disparaître l'une après l'autre, et bientôt ne brillèrent plus seulement que deux d'entre elles, l'une placée juste au-dessus de la lune qui était située bas à l'ouest et avait perdu son éclat, l'autre au sud, paraissant déposée au ras de l'eau.

Le vent matinal était frais et léger, la surface de la mer tranquille et sans ride, jonchée de colonies d'oiseaux marins qui dormaient encore quand la lumière diurne chassa complètement les ombres de la nuit.

Daba Diagne fut la première à se réveiller. Elle souleva doucement la tête de Talla, profondément endormi sur ses genoux, la reposa contre la paroi de la pirogue et se mit sur pied. Elle trouva un seau dans l'abri, puisa de l'eau de mer, ouvrit son sac, prit sa brosse à dents et son dentifrice et fit sa toilette. Puis, elle salua Kaaba à voix basse pour ne pas déranger les dormeurs et proposa de préparer le petit déjeuner. Kaaba lui déclara que le matériel, réchaud, café, lait, sucre, biscuits, bidons d'eau douce, les cuillères et les tasses, se trouvait dans la cuisine garde-manger et lui prêta son briquet.

Elle passa entre Mor Ndiaye et Lansana en enjambant la banquette où ils dormaient et parvint à l'abri. Elle prit un bidon d'eau douce, remplit la marmite, alluma le réchaud et la posa dessus. Le bruit de la flamme réveilla Mor en sursaut, puis Lansana et tous les autres passagers.

Les villageois, certains debout dans le fond de la pirogue, d'autres juchés sur les banquettes pour mieux voir, faisaient à nouveau des commentaires étonnés et admiratifs sur la mer immense.

Kaaba éteignit le moteur. Son ronronnement fut aussitôt remplacé par un silence épais. Pendant que la pirogue continuait à glisser, il se baissa, retira de sous sa banquette l'ancre métallique aux quatre crochets, la souleva à deux mains en se redressant et la jeta à l'eau. La pirogue ralentit, puis finit par s'arrêter lorsque la corde de l'ancre n'eut plus de champ.

— Je suis fatigué et j'ai sommeil ! lança-t-il après avoir pris place sur la banquette. Je vais essayer de dormir un peu.

— Attends le petit déjeuner, c'est presque terminé, annonça Daba.

Bientôt, chaque passager reçut une tasse de café au lait et un sachet de biscuits. Le petit déjeuner pris, le moteur fut changé, le plein de carburant fait, Baye Laye reprit le gouvernail au lever du soleil du côté de bâbord, cette fois cap au nord.

Le temps était magnifique, le soleil éclatant dans un ciel serein, pas

de brume, pas de vent, la mer tranquille. La traversée se déroulait sans problème. Aucun passager n'avait le mal de mer. Les villageois continuaient à s'émerveiller en contemplant l'océan. Ainsi que Mor Ndiaye, Daba et Lansana, qui, bien que nés au bord de la mer, mettaient le pied dans une pirogue pour la première fois.

On ne voyait que l'eau bleue tout autour de l'embarcation, si loin que pût porter le regard, et le ciel d'un bleu plus foncé au-dessus de leur tête, décoré de petits nuages blancs qui semblaient suivre la pirogue dans sa course. Des oiseaux marins planaient dans les airs, les ailes fixes, ou plongeaient dans l'eau et en ressortaient presque aussitôt avec un poisson frétilant dans le bec.

L'ambiance était détendue dans l'embarcation.

Daba, aidée par Talla, s'affaira à la préparation du déjeuner à la cuisine. En début d'après-midi (il était exactement seize heures à la montre de Kaaba), Baye Laye jeta l'ancre à nouveau. Le repas, du riz au poisson sec, fut servi dans les plats en plastique et se déroula dans la bonne humeur.

Après le repas, les ustensiles lavés à l'eau de mer et rangés dans l'abri, Kéba demanda à Kaaba et à Baye Laye comment les mool pratiquaient la prière quand ils étaient en mer.

Avec à l'appui un verset coranique, Kaaba lui déclara que Dieu ne demandait pas à l'homme ce qu'il lui était impossible de faire.

— Par conséquent, en marée, on prie comme on peut, expliqua-t-il. Tu fais tes ablutions, tu te tiens debout ou assis dans la direction où va la pirogue et tu fais ta prière à haute voix ou en silence selon le moment, *tekbir*³ à haute voix, les genuflexions et prosternations mentalement et le *salam*⁴ à haute voix également. C'est aussi simple que ça.

— Merci beaucoup, fit Kéba. Je ne savais pas et j'ai pas posé de question de peur de déranger. C'est pourquoi j'ai pas fait la prière matinale à mon réveil. Je vais la payer tout de suite.

D'autres se joignirent à lui. Après avoir fait leurs ablutions avec l'eau de mer, ils s'assirent sur les banquettes et firent leurs dévotions.

Encore un nouveau départ.

Peu de temps après, Talla demanda à Kaaba de lui passer le gouvernail. Pour démontrer à Daba, dit-il, qui s'était moquée de lui et en doutait encore, que diriger l'embarcation était un jeu d'enfant pour lui. Kaaba lui donna la barre. La navigation continua ainsi tranquillement sous la direction de l'enfant jusqu'en fin de soirée.

Le soleil, grosse boule de feu, disparut au loin dans la mer du côté de tribord, teintant le ciel et l'eau d'une splendide couleur dorée.

L'ancre fut encore jetée, et le dîner, fait du même riz du déjeuner que Daba avait réservé, fut pris.

Des fidèles firent leurs ablutions et leurs prières du soir.

La nuit tomba et l'obscurité envahit l'océan et l'embarcation.

Kaaba alluma deux lampes à pétrole, déposa l'une au fond de l'embarcation et suspendit l'autre en haut du mât fixé près de l'abri. La veille, il s'était abstenu de le faire pour ne pas attirer l'attention de la patrouille maritime.

Baye Laye, au gouvernail, reprit le départ.

Dans la deuxième partie de la nuit, la lune se leva dans le ciel.

La plupart des passagers avaient cessé de converser et s'étaient endormis.

Kaaba releva Baye Laye à la barre. La navigation continua jusqu'à l'aube. Il coupa le moteur, jeta l'ancre et s'endormit à son tour, la tête calée sur le rebord de la pirogue.

Au lever du jour, tous les passagers se réveillèrent, firent leur toilette et leur prière et prirent leur petit déjeuner. On remplaça le moteur, le plein d'essence fut fait, l'ancre levée, pour affronter vaillamment la seconde journée en mer.

1. Hé, les gars, venez, j'ai à vous parler !
2. Au nom de Dieu, le Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux.
3. Prononciation de la formule *Alaahou Akbar* (Dieu est grand) les bras levés, les mains à la hauteur du visage, au début de la prière musulmane.
4. Prononciation de la formule *Assalaamou aleykoum* (Que la paix soit avec vous) à la fin de la prière musulmane.

Pendant une semaine, le beau temps persista, la mer demeura tranquille.

La navigation se poursuivait sans anicroche, toujours sur le même rythme. Départ le matin au lever du soleil, après le petit déjeuner, le changement de moteur et le plein de carburant. Premier arrêt en début d'après-midi, déjeuner. Nouveau départ, course jusqu'à la tombée de la nuit, et second arrêt, dîner. Un autre départ encore, course durant toute la nuit. À l'aube dernier arrêt, repos, sommeil. Dès le point du jour réveil, et au lever du soleil encore le départ pour une nouvelle journée.

Kaaba, Baye Laye et le petit Talla se relayaient au gouvernail.

Dieu merci, tout se passait très bien, la traversée était sans monotonie, car on ne se lassait jamais de s'émerveiller dans la contemplation de la mer à la couleur toujours changeante, virant du bleu sur tous les tons à l'émeraude.

Tout le monde était satisfait de la cuisine de Daba. Son riz au poisson sec était une vraie réussite, et certains villageois ne manquaient point de la féliciter après chaque repas en affirmant qu'ils n'en avaient jamais mangé d'aussi bon.

Un amour naquit au troisième jour de la traversée. Un des villageois, du nom de Kibily, un gourmand, déclara sa flamme à Daba et lui avoua que « sa main¹ » l'avait convaincu qu'elle était l'épouse qu'il recherchait. Il jura qu'il était très sérieux et ajouta que, si toutefois elle donnait son consentement, une fois parvenus à destination, il économiserait pour donner le plus vite possible la dot nécessaire au mariage, en prenant à témoin Baye Laye et Kaaba. Daba lui répondit qu'il ne lui déplaisait pas et qu'ils en reparleraient à l'arrivée. Depuis, Kibily passait tout son temps auprès de la jeune femme, la faisait rire aux éclats, l'aidait aux travaux culinaires et, le soir, échangeait sa place avec Talla et restait causer avec elle jusque tard dans la nuit, avant de retourner dormir sur sa banquette.

Le lendemain, le petit Talla réussit à améliorer l'ordinaire. Il avait amené sa ligne dans son sac et, la veille dans l'après-midi, se servant d'un morceau de poisson sec pour appât, il l'avait jetée à l'eau, l'avait surveillée tenue à l'index jusqu'à la tombée de la nuit. Sans faire la moindre prise. Ce qui lui avait valu les quolibets des deux mool, Baye Laye et Kaaba, qui ne cessaient de lui demander en riant où il avait jamais entendu ou vu du poisson sec servir d'appât. Nullement découragé, il avait demandé à Daba de lui donner un sachet de lait vide, avait découpé l'emballage en fines lamelles à l'aide de son canif, l'avait accroché à l'hameçon et avait jeté à nouveau la ligne à la mer. Il l'avait surveillée jusqu'après la levée de la lune et avait fini par

s'endormir le dernier en la laissant à la dérive, fixée sur sa banquette.

Au petit matin, il se réveilla en même temps que Daba, et son premier geste fut d'inspecter sa ligne.

Son formidable cri de joie mit sur pied tous les passagers.

— J'ai pris un poulpe ! J'ai pris un poulpe !

L'enfant, connaissant bien la mer et les poissons, tenait à deux mains la ligne résistante, tendue comme un fil électrique entre deux poteaux, et tentait difficilement de ramener sa prise à bord, entouré par les villageois accourus à son cri.

Voyant qu'il n'y parvenait pas, Baye Laye lui vint en aide et prit la ligne de ses mains.

C'était en effet un poulpe de belle taille, comme l'avait annoncé le petit Talla, fin connaisseur, qui avait été attiré par les reflets métalliques des lamelles du sachet de lait en mouvement dans l'eau, qu'il avait pris pour une méduse, sa proie favorite. Baye Laye le déposa au fond de l'embarcation après avoir peiné pour l'amener à bord.

— Bravo, petit ! Ta mère ne savait pas si bien dire en affirmant que tu pouvais être utile durant la traversée, le félicita Kaaba, tout sourire, en lui grattant affectueusement la tête.

Les villageois, rassemblés autour de la curieuse bête agitant sans cesse ses multiples tentacules, se lancèrent dans des commentaires interminables, qui redoublèrent lorsque Talla, se servant d'un morceau découpé du céphalopode comme appât, attrapa encore une daurade et un thon blanc. N'ayant jamais vu de poisson vivant, ils posèrent les questions les plus banales et les plus saugrenues sur les prises que l'enfant venait de faire et qui tressautaient encore au fond de la pirogue.

Tout le monde loua l'adresse de Talla, et à l'heure du déjeuner, le meilleur *céebu jën*² possible, relevé de tranches de poulpe, on parla encore avec admiration de sa prouesse et de son ingéniosité, et il reçut plein de remerciements.

La traversée se déroulait mieux que ne pouvaient l'espérer les passagers ; les jours et les nuits se succédaient paisiblement, avec des repas variés, par un temps magnifique et une mer calme.

À la sixième nuit, peu avant le lever de la lune, Kaaba, à la barre, signala deux pirogues, repérables à la lumière des lampes à pétrole accrochées en haut des mâts qui brillait au loin devant eux.

Ils ne rattrapèrent cependant les deux embarcations que le lendemain en fin de matinée, alors qu'elles avaient jeté l'ancre. Baye Laye, qui avait relevé entre-temps Kaaba au gouvernail, s'arrêta entre elles. Moteurs éteints, les trois pirogues étaient distantes l'une de l'autre de deux cents mètres environ. Un silence impressionnant planait, on pouvait s'entendre aisément en élevant peu la voix. Les passagers, heureux de parler à d'autres hommes isolés comme eux depuis leur

départ, se saluèrent, s'encouragèrent mutuellement à propos de leur périlleux voyage entrepris dans un objectif identique, échangèrent des informations, le tout dans la gaieté.

L'une des pirogues, ayant à son bord quatre-vingt-cinq passagers, venait de Hann et portait son nom, *Bonne Mère Fatou Fall*, inscrit sur ses bordées. L'autre, son nom également indiqué sur ses bordées, *Air Guet Ndar*, était de Saint-Louis et contenait autant de passagers. Elles avaient pris le départ, la première deux nuits, la seconde une nuit avant la pirogue de Rufisque, mais étant plus lourdes et chargées de plus du double, elles étaient naturellement moins rapides et avaient été rattrapées en dépit de leur avance.

Au moment où Daba achevait la préparation du déjeuner, *Bonne Mère Fatou Fall* et *Air Guet Ndar* dirent au revoir en donnant rendez-vous aux îles Canaries et levèrent l'ancre.

On était à la huitième nuit, la lune s'était levée depuis un bon moment, il n'y avait pas de brume, la visibilité était excellente, la pirogue fendait les flots dans le ronronnement régulier et continu du moteur lancé à plein régime perturbant le calme nocturne, la plupart des passagers méditaient en silence s'ils ne dormaient pas d'un sommeil tranquille sur leur siège, quand, soudain, un des villageois, qui s'était levé à l'avant de la pirogue pour soulager ses articulations ankylosées, se mit à pousser de hauts cris.

— Je vois des lampes ! Je vois des lampes !

Baye Laye, assis au gouvernail, se leva de sa banquette comme poussé par un ressort.

— C'est vrai, on voit bien les lumières ! fit-il.

En un clin d'œil, tout le monde fut debout, les yeux tournés vers les lumières lointaines qu'on voyait distinctement briller au ras de l'eau.

— Enfin, nous sommes arrivés à destination ! s'écria gaiement Mor Ndiaye, peu loquace depuis le départ.

— Pas encore ! tempéra Kaaba. Nous approchons du but, mais nous ne sommes pas encore arrivés. On parvient à apercevoir les lumières parce qu'on est en pleine mer, cependant elles sont très loin de nous. Il nous reste encore cette nuit à terminer et la journée de demain au moins à naviguer avant d'arriver.

— Incha Allah ! fit Baye Laye. Si tout continue à aller bien comme depuis le début, demain, avant la fin de la journée, nous atteindrons le but de notre voyage.

— Nous sommes déjà arrivés, je dis ! Au nom de Dieu, nous sommes bel et bien arrivés. Nous avons déjà fait une semaine entière en mer, que représentent alors une nuit et un jour de plus ? Nous sommes arrivés à partir du moment où nous pouvons voir de nos propres yeux les lumières qui éclairent l'endroit où nous nous rendons ! jubila Mor Ndiaye, ne se tenant plus de joie.

Il n'était pas le seul en vérité. Tous exultaient. Un vent d'euphorie, proche de l'hystérie collective, balayait l'embarcation et faisait s'envoler les esprits vers l'Europe. On se congratulait en poussant d'immenses éclats de rire ; les bras levés au ciel, on louait Dieu Tout-Puissant et son prophète Mamadou, paix et salut sur lui, d'avoir enfin permis de concrétiser un rêve qu'on croyait impossible. Oui, ils se voyaient déjà en Europe. Ils avaient reçu à leur arrivée de nouveaux vêtements, avaient été mis en quarantaine dans un camp de la Croix-Rouge des îles Canaries où ils avaient été vaccinés et avaient reçu une nourriture bonne et abondante. Puis, au trente-neuvième jour, on leur avait remis à chacun un téléphone portable et la somme de cinquante euros ; le lendemain, on les avait mis dans un avion en partance pour le continent avec d'autres émigrés trouvés dans le camp et on les avait éparpillés dans les grandes villes du royaume ibérique en leur faisant bien comprendre qu'ils avaient le statut d'immigrés sans papiers. Rapidement, ils avaient commencé à travailler dans les immenses domaines agricoles, en faisant des vendanges, en cultivant au tracteur le maïs et le blé, en cueillant des agrumes, des tomates et des olives. Excellent boulot, beaucoup moins pénible que les durs travaux champêtres auxquels ils étaient habitués, très bien payé, à mille deux cents euros, huit cent mille francs CFA, mensuellement. Une vraie fortune ! La réussite était là. On ne parlait que de l'argent à envoyer aux parents laissés au village dans la pauvreté crasse, de la grande villa à construire, du père, de l'oncle ou de la mère à envoyer en pèlerinage à La Mecque, de la femme toubab à marier pour montrer qu'on était « arrivé », de la jeune fille longtemps convoitée, qui refusait jadis de parler même avec un prétendant pauvre, et qui, à présent, ne souhaitait rien d'autre que de devenir l'épouse d'un riche émigré qui envoyait régulièrement des euros, des beaux vêtements, de la Mercedes, du verger, du bétail, de la prothèse dentaire pour bien mâcher la viande à acquérir... Bref, on parlait à haute voix des projets les plus débridés qu'on n'avait jamais osé exprimer et qu'on savait bien réalisables maintenant qu'on était parvenu en Europe, l'Europe aux possibilités infinies. Ils avaient volontairement fui leur pays classé PPTE³, habité par des gens fatigués, écœurés et accablés par les tas d'ordures, le choléra, l'insécurité, les pénuries d'eau, d'essence et de gaz, les coupures intempestives d'électricité, la cherté des denrées de première nécessité, les scandales financiers à coups de milliards, les fermetures d'usines et de sociétés, les arrestations arbitraires, les agressions impunies contre les journalistes et les opposants, les inondations récurrentes, la corruption avérée au plus haut sommet de l'État, de l'administration et de la magistrature, le chômage chronique des jeunes, la grâce et l'amnistie accordées aux pédophiles et assassins patentés, l'inaccessibilité aux soins médicaux de qualité de l'immense majorité,

pour tout dire par le mal-vivre, où seuls les dirigeants et leurs familles menaient une existence valable. Jusqu'au petit Talla qui ne cessait de crier d'une voix excitée « *Dinaa téeki ! Dinaa téeki⁴ !* », traduisant à lui seul le sentiment de tous : connaître un avenir meilleur.

La conversation, cette nuit-là, fut plus longue, plus gaie, plus animée que de coutume. On s'endormit tard et on se réveilla tôt le lendemain matin. Il faisait encore sombre, on apercevait les lumières lointaines qui scintillaient toujours au ras de l'eau. Elles disparurent avec la clarté diurne.

L'excitation de la veille n'était point tombée, on ne parlait toujours que de l'eldorado et des formidables perspectives qu'il ouvrait à tous.

Le petit déjeuner fut pris bruyamment dans la bonne humeur et, au lever du soleil, sous un ciel bleu sans nuage, par une mer d'huile et une absence de vent, Baye Laye alluma le moteur pour un nouveau départ, salué par les cris de joie de tous les passagers.

1. Sa bonne cuisine.
2. Riz au poisson.
3. Pays pauvre très endetté.
4. Je réussirai ! Je réussirai !

Dans le milieu de la matinée, après qu'ils eurent rattrapé et dépassé *Bonne Mère Fatou Fall*, puis *Air Guet Ndar*, le beau temps qui régnait depuis leur embarquement nocturne il y a un peu plus d'une semaine, avec une mer étale, un vent inexistant et un ciel bleu en permanence, changea soudainement. De gros nuages noirs s'amoncelèrent dans le firmament avec une rapidité étonnante et voilèrent totalement le soleil. Un vent violent se mit à souffler. La mer devint très agitée, secouée par de grosses vagues crêtées d'écume blanche qui montaient et descendaient, montaient et descendaient, entraînant la pirogue dans leurs mouvements de plus en plus puissants.

Les passagers, stupéfaits et effarouchés par le changement brusque des éléments, étaient tous rivés sur les banquettes, muets, les yeux agrandis, les traits du visage crispés par l'inquiétude et la frayeur mélangées.

La nature se déchaîna complètement, le temps d'un éclair.

Le sifflement du vent devint un hurlement effrayant. Une vague monstrueuse, haute comme une maison de dix étages, souleva la pirogue jusqu'à son sommet, la projeta brutalement dans un gouffre profond, et s'abattit sur elle dans un fracas apocalyptique, l'inondant totalement. L'embarcation disparut sous l'eau, en ressortit, comme une flèche, remplie à ras bord, en position oblique, la tête pointée vers le ciel, se rétablit à l'horizontale en se vidant à moitié et fut entraînée aussitôt par la vague suivante, plus énorme encore.

Tous les passagers, trempés jusqu'aux moelles, se mirent debout et se cramponnèrent fermement aux barres transversales reliant les rebords des deux bordées pour renforcer la solidité de la pirogue. L'eau qui restait à l'intérieur leur parvenait à la ceinture, et aux épaules du petit Talla. Au hurlement du vent et au fracas des vagues, se mêlaient les cris de panique, les versets coraniques récités à haute voix, les prières et les implorations adressées avec ferveur à Dieu, les louanges à son Prophète, et les lamentations sans retenue de la plupart d'entre eux. Les autres, morts de frayeur, demeuraient silencieux, la bouche bée, les yeux hors de la tête.

La pirogue s'éleva encore, encore et encore, toujours plus haut, replongea, se remplit d'eau, ressurgit en se vidant, s'éleva à nouveau...

L'abri fut détruit par les vagues gigantesques qui emportèrent tout le matériel gardé à l'intérieur, ravitaillement, bidons d'eau douce, réchaud, ustensiles de cuisine et le mât portant la lampe à pétrole.

Kaaba remarqua, à travers les trombes d'eau qui s'abattaient sur la pirogue, que les bidons d'essence, calés à l'avant, avaient été déplacés et risquaient d'être rejetés à la mer comme ceux d'eau douce. Il se

baissa, chercha à tâtons de la main le rouleau de corde en nylon dans la caisse à outils placée sous la dernière banquette, se redressa en criant à Baye Laye, pour dominer le bruit du vent et des vagues et se faire entendre, qu'il allait attacher les bidons à la banquette pour plus de sûreté.

Baye Laye eut un hochement de tête approuvateur.

Courbé en deux, Kaaba se fraya difficilement un chemin entre les passagers agrippés aux barres transversales pour se maintenir en équilibre sous les ballotements gigantesques de l'embarcation, cherchant du pied les banquettes, et lorsqu'il les trouvait, les enjambait en s'appuyant aux barres. Lentement, il parvint auprès des bidons à demi immergés. Juste au moment où la pirogue, après avoir été soulevée comme un fétu de paille au faite d'une vague particulièrement monstrueuse et rejetée dans un trou sans fond, ressortait comme un obus, remplie d'eau à ras bord. Les bidons d'essence, entraînés par la vague, heurtèrent violemment et déséquilibrèrent Kaaba qui s'apprêtait à les saisir et l'entraînèrent avec eux en tombant dans la mer. Il essaya d'attraper la barre qu'il avait relâchée, malheureusement, ses doigts mouillés ne trouvèrent pas prise.

Tout s'était passé très vite.

Personne n'avait eu le temps de lui venir en aide.

Baye Laye poussa un cri inhumain au-dessus du hurlement du vent, du fracas des vagues et des voix qui criaient et psalmodiaient les versets du Coran, et une main posée sur le gouvernail, l'autre appuyée à la barre transversale placée devant lui, il se pencha par-dessus bord. Il scruta longuement la surface de la mer démontée et ne vit point Kaaba. Disparu sans laisser de trace. Il parvint à apercevoir les trois bidons d'essence à deux ou trois centaines de mètres de la pirogue, qui disparaissaient dans l'eau bouillonnante et en ressortaient à demi immergés, suivant la montée et la descente des vagues. Baye Laye continua à regarder jusqu'à ce qu'il ne vît plus les bidons et comprit que Kaaba était perdu à tout jamais.

— Kaaba est mort ! s'exclama-t-il en se redressant, les yeux hagards.
Innalil Laah, wa inna illeyhi raadjjoune' ! Kaaba est mort !

Nul ne lui prêta une oreille attentive. Tout comme lui, les autres passagers avaient vu Kaaba tomber à l'eau et en avaient tiré la conclusion définitive qu'avec l'état actuel de la mer aucun homme, si excellent nageur fût-il, n'avait la moindre chance d'en réchapper. Tous, mortifiés, accablés, avaient constaté le fait dramatique. Mais, présentement, chacun était préoccupé par son propre sort et ne pensait qu'à sa propre vie qui était en grand danger et risquait fort de s'achever aussi brutalement que celle de leur infortuné compagnon.

Le déchaînement de la nature s'accrut, le vent redoubla d'intensité, les vagues s'élevèrent plus haut, le gouffre devint abyssal, et les

montagnes d'eau qui s'abattaient sur la pirogue et la balayaient la malmenèrent plus sévèrement encore.

Ils étaient tous affolés, les cris de détresse démesurés, les versets du Saint Livre, les louanges au prophète Mamadou et les noms spécifiques de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, le Magnanime, l'Unique, le Sauveur, récités et invoqués en état de transe.

Mor Ndiaye, le plus effrayé de tous, ajouta soudain à ses hurlements des lamentations déchirantes. Perdant tout contrôle, il se mit à débiter d'une voix plaintive :

— C'est fini ! Nous allons tous mourir comme Kaaba, c'est sûr, la pirogue va être brisée par les vagues, nous allons tous tomber à la mer, nous allons tous mourir, la pirogue va se casser et nous...

Baye Laye l'interrompt rudement :

— Tais-toi, Mor Ndiaye ! Incha Allah, nous allons nous en sortir. Agrippez-vous tous fermement et prions le bon Dieu de nous aider à nous en tirer.

— Quel bon Dieu ? s'écria Mor Ndiaye avec un éclat de rire démentiel. Dieu ne peut pas nous aider, Dieu est mort et bien mort depuis bien longtemps, oui, Dieu est mort, c'est Nietzsche qui l'a dit, Dieu est mort donc, et nous tous, nous serons morts bientôt, comme Dieu est mort, comme Kaaba est mort, quand notre pirogue sera brisée par les fortes vagues !

— Tu es devenu fou ! La peur t'a fait perdre complètement la raison, lui jeta Lansana.

— Ne l'écoutez pas, il n'a plus sa tête, la pirogue ne se brisera pas, s'il plaît à Dieu ! renchérit Baye Laye.

— Nous allons tous mourir comme Dieu et Kaaba ! ne cessa de se plaindre Mor. Je le sais très bien, nous sommes tous proches de la mort, c'est sûr, il ne fallait pas prendre la pirogue sans gilets de sauvetage, c'est dangereux, c'est mon oncle qui m'y a poussé, mais je ne voulais pas, je l'ai dit à ma mère...

— Mor Ndiaye ! l'apostropha Daba. Tu es en train de déconner, vraiment. Tu ne vois pas le petit Talla qui ne pleurniche pas ? Prends exemple sur lui, prends ton courage à deux mains et tais-toi.

— C'est sur toi-même, surtout, toi, une femme, qu'il doit prendre exemple ! appuya Baye Laye.

Mor Ndiaye se tut. Ses yeux agrandis de frayeur se posèrent avec étonnement sur Daba, comme s'il la voyait pour la première fois. Il demeura bouche bée pendant un moment, puis baissa la tête et se remit à marmonner à voix basse des paroles sans cohérence.

La pluie s'en mêla. De grosses gouttes d'eau accompagnèrent soudain le vent violent qui cinglait le visage des passagers. Ils ne se rendirent pas compte qu'il s'était mis à pleuvoir, croyant toujours que c'était les vagues qui continuaient à les éclabousser.

Un éclair zébra le ciel, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant.

— Il me semble qu'il pleut, en plus ! constata le premier Lansana d'un ton éploré.

— Oui, c'est vrai, la pluie tombe ! fit Daba sur le même ton.

— Dieu soit loué ! Il pleut, le tonnerre a grondé, la tempête va bientôt se calmer, jeta Baye Laye.

— Amine !

— Que Dieu t'entende !

— Dieu a déjà entendu nos prières ! La tempête va se terminer très bientôt je vous dis, réitéra Baye Laye avec assurance, à l'étonnement de tous. Quand il pleut, dès que le tonnerre gronde, la mer, si démontée soit-elle, redevient aussitôt calme, comme si le tonnerre apaisait sa colère. Tous les gens de la mer le savent.

Mool expérimenté, Baye ne se trompait pas.

Quelque temps après, en effet, avec la même soudaineté qu'elle s'était déchaînée, la nature se calma. Le vent tomba, les vagues diminuèrent de hauteur et la mer redevint tranquille, alors que la pluie augmentait d'intensité.

Le ronronnement du moteur, qui n'était plus perceptible durant la tempête, annihilé par le hurlement du vent et le fracas des vagues, redevint audible, mélangé au bruit caractéristique de l'eau douce qui tombait du ciel au contact de l'immense étendue d'eau salée.

Le petit Talla décela une anomalie dans le débit du moteur et le signala à Baye Laye. Il dut s'y prendre à plusieurs reprises avant d'attirer son attention.

Encore choqué par la disparition de Kaaba, celui-ci tenait machinalement le gouvernail, laissant errer son regard sur la surface de la mer, perdu dans ses pensées et dans l'espoir déraisonnable de voir son compagnon réapparaître et nager dans l'eau.

— Han, que dis-tu ? s'enquit-il enfin, les yeux tournés vers Talla.

— Le moteur ronfle, mais la pirogue n'avance pas ! fit remarquer l'enfant.

Baye Laye secoua la tête, appuya à fond sur l'accélérateur. Le ronronnement du moteur s'amplifia jusqu'à couvrir totalement le bruit de la pluie qui tombait à verse. Cependant, l'embarcation demeurait à la même place.

— L'hélice est cassée ! estima-t-il d'un ton connaisseur en éteignant le moteur.

Il retira l'engin hors de l'eau et constata effectivement le dégât annoncé.

— Que va-t-on faire, maintenant ? s'inquiéta Mor Ndiaye.

— Il y a un deuxième moteur, fit Lansana.

— Il n'est plus à sa place, en tout cas, observa Talla. Peut-être qu'il est tombé ici, dans la pirogue...

Baye Laye, Lansana et Talla tâchèrent le fond de l'embarcation remplie d'eau, avec leurs pieds, ou, courbés, avec leurs mains. Ils ne retrouvèrent pas le second moteur, mais deux seaux empilés, coincés sous une banquette.

Les passagers, encore tremblants de frayeur, les yeux exorbités, continuaient à s'agripper aux barres transversales, bien que la pirogue, ayant cessé d'être ballottée par les vagues devenues moins grosses et qui ne pénétraient plus à l'intérieur, soit devenue stable. Certains pleuraient, la poitrine secouée par de gros sanglots, d'autres poursuivaient avec ferveur la récitation des versets coraniques, priaient Dieu Tout-Puissant et louaient son Prophète.

Baye Laye donna l'un des récipients à Lansana et, à deux, ils commencèrent à écluser l'eau à l'intérieur de la pirogue. Lorsqu'ils furent fatigués de déverser le contenu des lourds seaux dans la mer, ils les passèrent à Daba et à Mor Ndiaye. Puis, ce fut au tour des villageois qui se relayèrent deux par deux.

Tâche harassante et lassante à la longue, qui leur prit un bon bout de temps et ne s'acheva que bien après l'arrêt de la pluie.

La pirogue enfin vidée, ils firent l'inventaire des bagages qui leur restaient. Tout avait été emporté par les vagues, le ravitaillement et les ustensiles de cuisine, les sacs de voyage et les lampes à pétrole, les bidons d'essence et d'eau douce. Tout. Il ne leur restait que les vêtements mouillés qu'ils portaient collés à leur peau et les deux seaux en plastique retrouvés coincés sous la banquette.

À peine la pluie arrêtée, un vent glacial se mit à souffler avec violence, sans atteindre toutefois la force de la bourrasque pendant la tempête. La mer redevint agitée par une forte houle qui faisait tanguer la pirogue d'un côté à l'autre, les rebords frôlant la surface de l'eau devenue blanche de l'écume des vagues. Le ciel était recouvert de gros nuages noirs qui voilaient entièrement le soleil. Son absence empêcha toute possibilité de s'orienter. Kaaba, le seul à posséder une montre, parti avec elle, il était impossible aussi de connaître l'heure exacte.

La tempête avait duré environ trente minutes, la pluie trois fois plus, et ils avaient évacué l'eau de l'embarcation pendant trois à quatre tours d'horloge. On devait donc être en milieu d'après-midi, mais il faisait tellement sombre qu'on se serait cru au crépuscule.

Poussée par le vent glacial, chahutée par la houle qui la faisait fortement incliner tantôt à bâbord, tantôt à tribord, la pirogue se mit à dériver lentement, tandis que les passagers, assis sur les banquettes, le buste penché, les bras serrés sur la poitrine ou les mains posées sur la tête baissée, grelottaient de froid. Étonnés d'être encore en vie, attristés et abattus par la mort de leur compagnon à qui Baye Laye avait rendu brièvement un hommage poignant, parlant de sa jeune femme épousée il y a moins d'un an, qui l'attendait chez son oncle, avec dans son

ventre leur premier enfant qu'il ne verra jamais, ils plongèrent dans un silence méditatif.

Le temps s'écoula...

Peu avant la tombée de la nuit, le petit Talla, perché sur la banquette pour uriner, signala un objet flottant dans l'eau qui se dirigeait vers eux.

— Kaaba ! s'écria Baye Laye en se relevant d'un bond, croyant que c'était lui, imité par tous les autres passagers.

Ce n'était pas le corps du mool qui dérivait, mais l'une des bordées de la pirogue de Hann, *Bonne Mère Fatou Fall*. Elle s'était disloquée durant la tempête, sans doute aucun, sous l'action des puissantes vagues. Ses quatre-vingt-cinq passagers étaient certainement tous morts, comme Kaaba, car aucun être humain n'aurait pu résister à la furie de l'océan.

Qu'étaient devenus la seconde embarcation, *Air Guet Ndar*, et ses occupants ? Brisée ? En panne ? À la dérive ? Indemne ? Ils ne trouvèrent pas de réponses à leurs nombreuses questions et reprirent place sur les banquettes pour se protéger du vent glacial qui fouettait leur visage et pénétrait jusqu'à leurs os à travers leurs vêtements humides. Ils spéculèrent encore pendant un bout de temps sur les passagers des deux pirogues, puis, las, replongèrent dans le silence.

Le ciel resta tapissé de gros nuages sombres et le soleil n'apparut pas durant le reste de la journée.

La nuit survint.

L'obscurité envahit la pirogue qui continuait sa lente dérive sur la surface de l'océan recouverte du banc phosphorescent de l'écume des vagues. Le vent et la houle augmentèrent de volume. Un silence impressionnant planait, troublé par le bruit désagréable qu'émettaient de temps à autre, par le haut et le bas, de nombreux passagers atteints du mal de mer qui se soulageaient sans retenue dans l'embarcation.

Baye Laye et un petit groupe, dont Daba, qui ne souffraient pas de colique, de diarrhée, de vertiges, de nausées ou de vomissements, bravant le vent glacial et le tangage persistant de la pirogue, parvinrent à se tenir debout, appuyés aux barres transversales. Durant une bonne partie de la nuit, ils scrutèrent l'horizon à la ronde, dans l'espoir d'apercevoir les lumières qu'ils avaient bien vues la veille scintiller au loin devant eux. Vainement. Découragés et transis, ils finirent par se rasseoir.

Un des villageois, complètement démoralisé, se mit soudain à pousser des hurlements stridents, ponctués d'une longue tirade en malinké. Des voix le houspillèrent rudement dans la même langue, d'autres le tranquilliserent d'un ton posé. Il cessa de hurler et fondit en sanglots.

La lune, tout comme les étoiles, n'apparut point durant la deuxième partie de la nuit.

Ne sachant plus à quel saint se vouer, tout espoir perdu, ignorant s'ils

se dirigeaient au gré du vent vers le large ou vers le rivage, ravagés de fatigue et d'angoisse, torturés par la soif et la faim, grelottant et claquant des dents de froid, les passagers ne purent trouver le sommeil. Ils restèrent éveillés jusqu'au lever du jour dans un lourd silence, rompu par moments par des vomissements et des pets en cascade accompagnés de gros soupirs de désespoir ou de brèves lamentations qui se mêlaient au sifflement du vent et au clapotis des vagues, alors que l'embarcation, ballottée sans cesse par la houle gigantesque, continuait imperturbablement sa lente dérive dans l'obscurité.

1. De Dieu nous venons, à Dieu nous retournons !

Le jour se leva enfin.

Le temps était toujours mauvais. Les nuages qui tapissaient le ciel étaient plus sombres, le froid plus vif, la houle plus forte. On n'entendait que le sifflement du vent et le clapotis des vagues plus écumeuses encore. Aucun oiseau marin ne volait dans les airs. En dehors de la pirogue à la dérive, la mer était totalement déserte.

Certains passagers étaient debout, appuyés aux barres transversales, accompagnant l'embarcation qui tanguait dans ses mouvements incessants, tandis que d'autres, affligés du mal de mer, toujours effrayés ou incapables de se tenir en équilibre, restaient cloués sur les banquettes. Tous grelotaient de froid, avaient l'air hébété, les paupières tuméfiées, le regard hagard, les yeux rougis par le manque de sommeil et souffraient de la fatigue, de la faim et de la soif. Depuis hier, à peu près à la même heure, ils n'avaient ni mangé ni bu, et leurs vêtements inadaptés, qui n'avaient toujours pas séché, ne les protégeaient guère du froid rigoureux.

Mor Ndiaye et trois autres villageois, n'y tenant plus et en dépit de l'avertissement de Baye Laye, puisèrent à l'aide des seaux de l'eau de mer et burent abondamment. Mal leur en prit. L'eau salée parvenue dans leur estomac vide fut violemment refoulée par la bouche et le nez avec un hoquet monstre. Courbés en deux, les yeux larmoyants, les morves aux narines, les mains plaquées au ventre ou agrippées aux barres transversales, ils se tordirent et hurlèrent de douleur pendant un bon moment.

Depuis, plus personne n'essaya de se désaltérer à l'eau de mer.

Désespérés, ils virent arriver leur deuxième nuit d'errance en mer, soumise au vent, leur dixième depuis leur départ.

La venue de l'obscurité exacerba l'angoisse et l'incertitude qui les submergeaient, et un profond découragement s'empara d'eux lorsque, après avoir longuement observé l'horizon à la ronde, Baye Laye, Daba, Lansana et Kibily avaient fini par reprendre place sur leurs banquettes en déclarant n'avoir point aperçu des lumières briller, de près, comme de loin.

La nuit, sans lune, sans étoiles, fut très froide et longue.

Dans le noir, des lamentations, des sanglots, des cris de détresse se mêlèrent au clapotis des vagues écumeuses, aux versets coraniques récités avec ferveur, aux louanges destinées au Prophète et aux prières et implorations adressées à Dieu, qui, seul, pouvait leur venir en aide.

Beaucoup souffrirent encore du mal de mer. Les mesures d'hygiène, rigoureusement tenues à bord depuis le départ, avaient été abandonnées dès la première nuit après la tempête, et l'embarcation,

jonchée de déjections, était devenue un dépotoir nauséabond.

Un autre jour survint, identique au précédent, sans soleil, avec toujours un ciel nuageux, une mer démontée et houleuse, un vent glacial.

Les passagers terrassés par la faim, la soif, le froid, le découragement, sans perspective aucune, dans l'impossibilité d'agir, de prendre une initiative quelconque, ne purent que se morfondre dans l'angoisse au fil du temps qui passait, les uns avec des plaintes et des lamentations, les autres plongés dans la récitation des versets du Coran, l'imploration de Dieu et les louanges au Prophète, ou simplement dans un état de torpeur, de délire ou de mutisme.

Durant leur troisième nuit d'errance, survint le premier cas d'hallucination. L'aube était proche, le silence et le calme régnaient dans la pirogue à la dérive, la plupart des passagers, éreintés, s'étaient assoupis, quand, soudain, un des villageois se leva d'un bond de sa banquette et se mit à hurler que le feu de brousse qu'on avait négligé ces deux ou trois derniers jours, après avoir réduit en cendres les récoltes dans les champs, était maintenant parvenu au village et avait atteint les premières cases.

Les villageois, réveillés en sursaut, tentèrent de le calmer. Il continua à crier, se mit à secouer énergiquement ses compagnons qui tentaient de le raisonner, leur enjoignant d'apporter rapidement des bassines, des seaux et des calebasses d'eau du puits pour éteindre le feu le plus vite possible, avant qu'il ne brûle tout le village.

Le doyen Kéba le prit par les épaules, lui parla d'un ton ferme.

— Sadio ! Sadio ! Nous ne sommes pas au village ici, mais en pleine mer.

Le nommé Sadio continua de plus belle à crier au feu.

Kéba lui administra une paire de gifles aller et retour. Pas avec brutalité, pour lui faire très mal, mais avec suffisamment de force pour lui tirer un bref cri et le faire taire en portant ses deux mains à ses joues.

— Sadio ! Sadio ! l'appela à nouveau Kéba.

Il mit du temps à répondre comme s'il n'était pas encore bien réveillé d'un lourd sommeil.

— Hum !

— Nous sommes en pleine mer, non pas au village et il y a pas de feu de brousse ici !

La voix de Sadio traduisit son grand étonnement :

— Feu de brousse ? Quel feu de brousse ? Je te dis que j'ai froid et j'ai soif, je veux boire et me réchauffer et, toi, tu me parles de feu de brousse ! Laisse-moi m'asseoir, tu m'importunes !

Et il reprit place sur sa banquette.

Le calme revenu petit à petit, les cris de Daba ameutèrent tout le monde. Elle luttait farouchement avec Mor Ndiaye et tentait de le

repousser. L'étudiant, les plombs complètement pétés, s'était soudain jeté sur elle comme un forcené alors qu'elle somnolait sur sa banquette, en criant qu'il ne connaissait pas encore la femme et allait mourir sans connaître la femme. Il demanda à Daba, qui s'était levée et se défendait énergiquement d'écarter les jambes, de le laisser goûter pour la première et dernière fois une femme ; après, il pourra mourir en paix. Ayant totalement perdu la raison, il avait baissé son jean et son slip sur ses genoux, et les fesses en l'air, le sexe bandé, tenait solidement à deux mains les hanches de la jeune femme et lui donnait de solides coups de reins.

Kibily, l'amoureux de Daba, vola à son secours. Il saisit Mor solidement par-derrière, le sépara d'elle et le roua de coups de poing, aidé par le petit Talla, avant que Baye Laye et Lansana n'interviennent en se mettant entre eux.

La seconde manifestation hallucinatoire eut lieu le lendemain dans la matinée et fut dramatique.

La mer et le vent ne s'étaient pas améliorés, les nuages sombres voilant le soleil recouvraient toujours le ciel, les passagers fatigués, effondrés sur les banquettes, murés dans un silence désespéré, accompagnaient de leur corps la pirogue à la dérive dans ses incessantes inclinaisons d'un bord à l'autre.

Le villageois assis près de Kibily, du nom de Souaroba, lui fit signe subitement de se taire en posant son doigt sur ses lèvres. Il se leva à demi, prit dans son imagination perturbée une flèche dans le carquois placé sur son dos, banda la corde de son arc de toutes ses forces et la lâcha d'un trait.

Puis, il se redressa en hurlant :

— Je l'ai atteint d'une flèche en plein poitrail ! J'ai tué le lion de Niani, j'ai tué le lion de Niani ! Il reste cependant la femelle qui est plus dangereuse encore, mais je la tuerai à son tour, comme j'ai déjà tué le mâle ! J'ai tué le lion de Niani, il ne reste que la femelle !

Il se tut, haletant, essoufflé d'avoir trop crié, se courba encore, mit sa main en visière, les paupières plissées, l'enleva au bout d'un moment et replaça son index sur le bout de ses lèvres, réclamant le silence, alors que personne ne bronchait.

— Je vais monter sur la plus haute branche de l'arbre, je verrai la femelle et je la tuerai, comme j'ai déjà tué le lion de Niani ! reprit-il en se redressant.

Il s'appuya à la barre transversale, monta lestement sur la banquette, se hissa sur le rebord de la bordée, jambes écartées, alors que la pirogue s'était rétablie brièvement à l'horizontale après s'être penchée d'un côté. Debout, sa main à nouveau en visière, il perdit l'équilibre lorsque l'embarcation acheva naturellement son mouvement alternatif de l'autre côté et tomba à la mer. Kibily et quelques villageois, qui s'étaient

relevés précipitamment en criant son nom, s'étaient agrippés aux barres, puis aux rebords de la pirogue et s'étaient penchés, eurent le temps de l'apercevoir les bras levés, le buste hors de l'eau, avant qu'il ne coule à pic.

Il n'y eut point d'autre incident durant le reste de la journée, qui s'acheva dans un concert de louanges au Prophète, de lamentations, de prières et d'implorations à Dieu.

Et l'obscurité oppressante, qui augmentait l'angoisse, le froid, la faim, la soif, et faisait ressurgir les vieilles peurs remontant à l'enfance, enfouies au plus profond de soi, revint encore avec la tombée de la nuit.

Au cours de la deuxième partie de cette même nuit, il se mit à pleuvoir abondamment.

Les passagers se mirent debout en poussant des cris de joie. Ils remercièrent le Tout-Puissant, le Tout-Miséricordieux et louèrent son prophète Mamadou le Parfait. Dieu qui ne les avait pas abandonnés, Il leur avait envoyé sa pluie bienfaisante. Ils recueillirent les grosses gouttes d'eau qui tombaient dans les deux paumes de leurs mains réunies devant leur visage et burent à satiété. Leur soif étanchée, l'estomac rempli d'eau, ils se sentirent mieux, en dépit du froid vigoureux. Momentanément, ils ne souffraient plus des tortures de la faim.

À l'aube, la pluie s'arrêta.

Une brume épaisse comme de l'ouate envahissait la nature au lever du jour, limitant la visibilité à quelques mètres. Il faisait toujours froid. Les passagers grelotaient dans leurs vêtements détrempés, mais le vent glacial était tombé, la houle avait disparu et la pirogue ne tanguait plus sur une mer redevenue calme et tranquille, dépourvue des grosses vagues écumeuses dont on n'entendait plus le clapotis.

Peu après, un soleil radieux se leva pour la première fois depuis cinq jours dans un ciel bleu sans nuages et chassa le brouillard, accueillant joyeusement par les cris de tous les passagers passablement requinqués par l'eau de la pluie de la veille leur donnant encore l'impression fautive mais réconfortante d'avoir le ventre plein.

Les oiseaux marins, qui avaient disparu avec le mauvais temps, réapparurent.

La récitation des versets du saint Coran, les implorations et prières à Dieu, et les louanges au Prophète reprirent avec plus de ferveur.

La pirogue continuait toujours à dériver, cependant le tangage provoqué par la houle avait cessé. On pouvait se tenir debout, enjamber les banquettes et se déplacer aisément dans l'embarcation, en équilibre, sans s'appuyer aux barres transversales.

Baye Laye parvint à nouveau à s'orienter, grâce au soleil qui venait de se lever. La pirogue dérivait dans la mauvaise direction. Alors que

l'astre du jour, durant tout le trajet, devait toujours se situer à bâbord durant la matinée et à tribord pendant l'après-midi, il se trouvait à l'arrière de l'embarcation.

Vers la fin de la matinée, assis sur les banquettes ou debout au fond de la pirogue, les passagers étaient en train de se réchauffer aux rayons du soleil lorsqu'ils entendirent le bruit d'un avion. Ils levèrent les yeux au ciel et virent le petit appareil qui les survolait à moyenne altitude. Tous se mirent sur pied et agitèrent énergiquement les bras, en dépit de leur grande faiblesse, tout en poussant de hauts cris pour attirer son attention.

Mais l'avion poursuivit son chemin.

Ils n'arrêtèrent de remuer les bras et de crier que lorsqu'il disparut à leurs yeux. Découragés, ils se rassirent sur les banquettes et replongèrent dans le silence.

La pirogue continua à dériver.

Les minutes, les heures s'égrenèrent avec lenteur.

Ce fut encore le petit Talla, monté sur la banquette pour soulager sa vessie, qui vit le premier le bateau qui venait les sauver et l'annonça par un cri hors du commun.

Tous se levèrent d'un seul mouvement.

On s'acheminait vers la fin de l'après-midi, le soleil entamait sa descente vers la mer, et ses rayons obliques teintaient de gris cendré et faisaient briller de mille et un points argentés la surface de l'eau tranquille.

Tous les regards étaient braqués sur le navire qui arrivait à grande vitesse, tous les bras agités frénétiquement avec de grands cris.

Peu de temps après, le bateau parvint auprès de l'embarcation en perdition. Exténués, faméliques, le visage émacié, le regard hagard, avec, curieusement, une lueur de soulagement brillant dans les yeux, les rescapés, tenant à peine sur leurs jambes, certains incapables de marcher, furent transbordés l'un après l'autre à bord du navire de la Croix-Rouge espagnole en provenance de l'île de Tenerife.

L'organisation internationale avait été prévenue par le pilote du petit avion, qui avait donné la position du frêle esquif ayant à son bord une quarantaine de passagers environ et qui était à la dérive sur l'immense océan.

Gouye Mouride, le 22/12/06

Table des matières

Avant-propos

Un

Deux

Trois

Quatre

Cinq

Six

Sept

Huit

Neuf

Dix

Onze

Douze

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2008.

Avant-propos de l'auteur : « Au moment même où une barrière métallique de plus de six mètres de haut était érigée sur les enclaves espagnoles de Ceuta et Mellila pour stopper les vagues d'immigrés en route vers les pays de l'Union européenne, une pirogue de Hann, village traditionnel de pêcheurs de la banlieue de Dakar, perdue en mer à la suite d'une panne de moteur, à la dérive durant deux semaines, poussée par les vents et les courants marins, accosta à Santa Cruz de Tenerife. [...] Le voyage en pirogue des côtes du Sénégal aux îles Canaries, porte de l'Espagne, était du domaine du possible. »

« Mbëkë mi », c'est « le coup de tête » sur lequel on part, défiant tous les périls ; et c'est devenu, tant elle est folle à accomplir, « la traversée » des milliers de jeunes Africains, le dos à la misère et à la désespérance, fuyant ainsi leur pays en pirogue... Dix jours de navigation et d'errance dans un tronc d'arbre évidé et chargé d'au moins quarante personnes pour un Éden européen rêvé, passant d'abord d'un Purgatoire villageois à l'Enfer océanien... Avec les personnages de cette histoire, le lecteur est emporté par l'espoir, l'immense beauté et cruauté de l'océan, la mort, le viol, la faim, la soif, les hallucinations, il est, lui aussi, le cœur au ventre, suspendu sur les abysses entre deux continents, empirogué jusqu'à l'autre rive...

Abasse Ndione vit et écrit dans un village de pêcheurs à quelques kilomètres de Dakar. Il a publié aux Éditions Gallimard Ramata (2000) et La vie en spirale (2004) avec le succès que l'on sait.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

RAMATA, 2000 (Folio Policier n° 520).

Dans la collection Série Noire

LA VIE EN SPIRALE, n° 2485, 1998.

Cette édition électronique du livre *Mbèkè mi* d'Abasse Ndione a été réalisée le 13 juillet 2011 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070119639 - Numéro d'édition : 156224).

Code Sodis : N02275 - ISBN : 9782072022753 - Numéro d'édition : 186313

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.